

Femmes

artistes

lot-et-garonnaises

Après les *Femmes citoyennes engagées*, et les *Femmes de lettres*, un recueil consacré aux *Femmes artistes* nous a paru comme une évidence.

Trop souvent, trop longtemps, les femmes ont été cantonnées à des fonctions de muses, d'épouses ou d'amantes d'artistes. Dans ce domaine, comme dans d'autres, elles furent invisibles, confinées et refoulées dans les marges et même écartées de l'apprentissage et de la pratique des arts.

« *Comment une femme peut-elle se convaincre qu'elle peut acquérir le statut d'artiste professionnel et affirmer la légitimité de sa création alors qu'elle n'a pas les mêmes droits civils et politiques que les hommes ?* », s'interrogent Catherine Gonnard et Élisabeth Lebovici dans leur livre *Femmes artistes, artistes femmes*.

La place des femmes dans le champ artistique est bien à mettre en lien avec leur reconnaissance en tant que citoyennes à part entières. Il est ainsi frappant de noter, que contrairement aux précédents, ce recueil ne nous parle que de femmes lot-et-garonnaises contemporaines.

C'est ainsi près d'une trentaine de portraits que vous allez découvrir dans différents domaines artistiques : les arts visuels avec des architectes, des sculptrices, des plasticiennes, des peintres mais aussi les arts de la scène avec le chant, la danse, le théâtre, le cirque, le cinéma.

La richesse des parcours artistiques qui nous sont présentés dans cet ouvrage, la vitalité et les dynamiques culturelles présentes sur notre territoire sont la preuve que l'art et la culture, sous toutes leurs formes, mêmes les plus exigeantes, ne sont pas l'apanage des centres urbains et peuvent être accessibles partout, même dans nos territoires ruraux.

Ce recueil est la preuve de la place qu'occupent les femmes dans la richesse culturelle de notre territoire.

Bonne lecture à tou-te-s !

Sophie Borderie
*Présidente du Conseil départemental
de Lot-et-Garonne*

Marylène Paillarès
*Vice-présidente en charge du Sport
de l'égalité femme-homme et
de la lutte contre les discriminations*

Sommaire

Femmes en arts visuels et plastiques *p. 6-23*

Architecture

- Karine Carmentran *p. 10-11*
- Camille Zvenigrodsky *p. 12-14*

Sculpture

- Gertrude Schoen *p. 15-17*

Arts visuels

- Mamoon *p. 18-19*
- Rita Tirianova-Persin *p. 20-21*
- Inès Longevial *p. 22-23*

Femmes musiciennes et chanteuses *p. 24-45*

- Stellia Koumba *p. 28-29*
- Delphine Audevard *p. 30-31*
- Dalila Azzouz-Laborde *p. 32-33*
- Francesca Solleville *p. 34-35*
- Chimène Badi *p. 36*
- Zabo *p. 37-39*
- Margot Fillol *p. 40-41*
- Léonor de Recondo *p. 42-43*
- Béatrice Uria-Monzon *p. 44-45*

Femmes de spectacle *p. 46-74*

- Les Baladines : Marianne Valéry, Catherine Alcover, Sophie Artur, Stéphanie Bataille, Christelle Chollet, Béatrice Constantini, Catherine Delpourtet, Annie Gregorio, Lucy Harrison, Selma Kouchy, Marie Piton, Christelle Reboul, Muriel Robin, Christina Rosmini, Barbara Scaff *p. 50-53*

Théâtre

- Vladia Merlet *p. 54-57*
- Anne-Marie Frias *p. 58-60*
- Françoise Danell *p. 61-62*

Danse

- Angélique Spiliopoulos *p. 63*
- Candice Pascal *p. 64-65*

Cirque

- Alexia Falck et Namayca Bauer *p. 66-67*

Cinéma

- Isabelle Cotteceau *p. 68-69*
- Margaux Mémain *p. 70-71*
- Karine Guiho *p. 72-73*

Dates-clés : Les femmes artistes au fil des siècles *p. 75-79*

Sources *p. 80-81*

Remerciements *p. 82*





Femmes
en arts visuels
et plastiques

Femmes en arts visuels et plastiques

L'architecte Renée Gailhoustet, décédée en janvier 2023 à l'âge de 93 ans, nous rappelle que la place des femmes dans ce domaine n'est pas facile à conquérir. Celle qui reçut la prestigieuse médaille de la Royal academy of arts de Londres et un prix d'honneur du jury du Grand prix national d'architecture fut l'une des premières femmes en France à créer sa propre agence

son art pendant plusieurs années au CAUE (Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement) d'Agen et participé, notamment en collaboration avec des architectes du patrimoine, aux projets d'aménagement du centre ancien de la commune de Pujols, ou encore d'une place et d'espaces publics dans la bastide de Monflanquin. Ou encore le nom d'Anne Coquel qui a participé à la reconstruction de l'école maternelle Édouard-Lacour à Agen et qui a réalisé l'aménagement urbain de la place Armand-Fallières à Sos.

La sculpture, notamment monumentale, semble encore être l'apanage des hommes même si le département peut se sentir honoré par des femmes d'ici qui ont franchi les frontières de la région ou de l'Hexagone pour y présenter leur talent. Ainsi, Catherine Bourouche, originaire de Casteljaloux a exposé à Paris, aux Pays-Bas et au Portugal ; ou encore Catherine Guérard qui, avec le soutien de son mari passionné d'art, a pu faire découvrir son œuvre sculpturale et donc culturelle à un public qui n'était pas forcément toujours connaisseur en la matière. Dans une finesse de travail et même une dimension métaphysique, ses productions d'argile puis de bronze sont de véritables témoignages de la condition humaine. Avec son mari, elle avait créé la galerie Egrégoire à



Catherine Guérard travaille notamment le bronze.
© Jean-Michel Mazet

d'architecture. C'est seulement vers la fin de sa vie que son œuvre et son talent furent reconnus, comme si les femmes architectes étaient quasi invisibles !

En Lot-et-Garonne, elles sont quelques-unes à avoir percé ou à s'être illustrées pour leur activité professionnelle relevant, parfois, de l'art, à l'image de Camille Zvenigorodsky et Karine Carmentran. On pourrait aussi y ajouter le nom d'Hélène Sirieys qui, en tant que paysagiste, a développé

En novembre 2019, Iris Miranda a travaillé avec la Médiathèque départementale et l'association La fabrique toi-même sur un projet d'exposition nomade.
© Dept 47 - Xavier Chambelland

Marmande pour exposer, en plus des siennes, les œuvres d'autres artistes afin de rendre accessible au public lot-et-garonnais cette expression de la culture et de l'art. Désormais fermée, la galerie a pu renaître dans un ancien bâtiment agricole sur le domaine de Souliès, entre Casteljaloux et La Réunion.

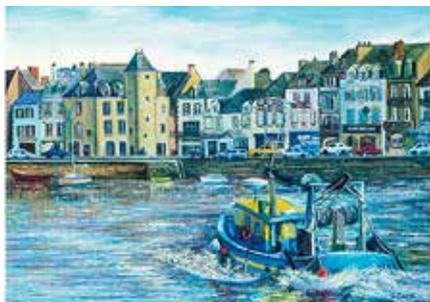
Dans la discipline photographique, on peut mentionner Aurore Valade, photographe contemporaine née en 1981 à Villeneuve-sur-Lot ; et encore Annie Toureille, présidente de l'association Exposante fixe qui organise les Rendez-vous photographiques d'Agen régulièrement à la chapelle du Martrou.

En peinture, au-delà de la renommée mondiale d'Inès Longevial, des femmes artistes peintres n'ont pas à rougir de leur talent. Éva Kristina Mindszenti est issue d'une famille d'artistes peintres cosmopolite (père hongrois et mère suédoise) venue s'installer en Lot-et-Garonne il y a une cinquantaine d'années. Elle réalise des photographies, des encres de Chine, des albums jeunesse. Astrid Tielemans est installée en Lot-et-Garonne depuis 1988. Elle est l'ancienne peintre du groupe Alument qu'elle avait co-fondé dans les années 1970 aux États-Unis où elle a travaillé comme artiste. Ses œuvres sont fréquemment exposées en Lot-et-Garonne et elle participe à des actions de sensibilisation du



jeune public. Quant à Élodie Cazes, elle est née à Agen en 1979 et reste connue pour ses peintures à la bouche. Paralysée depuis l'âge de 12 ans à la suite d'un accident, elle est membre de l'association APBP (Artistes peignant de la bouche et du pied).

Enfin, Iris Miranda, installée à Mézin, est maintenant bien connue des Lot-et-Garonnais. Elle a fait sa formation en arts visuels et beaux-arts en Belgique en se spécialisant dans la gravure puis l'estampe. En 2020, elle s'est insérée dans le projet de galerie nomade initié par la Médiathèque départementale et l'association La fabrique toi-même, basée en Lot-et-Garonne et qui coordonne un réseau d'intervenants en médiation culturelle, communication, graphisme, muséographie et scénographie. L'idée est de faire découvrir des œuvres d'art au public des bibliothèques du réseau départemental. La fabrique toi-même a d'ailleurs participé au collège de Penne-d'Agenais, avec une enseignante d'arts plastiques de l'établissement, à la réalisation d'une grande fresque représentant des femmes. Damira Titonel-Asperti y est mise à l'honneur aux côtés de Simone Veil, Agnès Varda, Gisèle Halimi, Frida Kahlo, La Pasionaria, Clara Campoamor, Rosa Parks, Diana Trujillo, Marie Curie et Rigoberta Menchú : l'art visuel pour la valorisation des femmes engagées !



Vue du Croisic, peinture de la bouche d'Élodie Cazes (acrylique) - APBP France

Karine Carmentran le sens du détail au service des gens



© Dimitri Laleuf - Quidam

Déjà petite, dans sa campagne de Port-Sainte-Marie, Karine Carmentran dessinait des maisons. Si son père la voyait plutôt devenir ingénieure, grâce à ses bons résultats scolaires et notamment en sciences, la jeune femme n'a pu résister à la tentation de renoncer à son admission à l'Insa (Institut national des sciences appliquées) de Toulouse pour filer en école d'archi. Bien lui en a pris. En 1999, deux ans à peine après son diplôme, elle a fait le choix courageux de s'installer. *« Il faut savoir que dans mon école, on avait encore une approche très portée sur les croquis, l'analyse des paysages. Et quand j'ai commencé à exercer, j'ai eu la chance d'avoir des confrères qui m'ont aidée à me lancer en me sous-traitant la partie dessin. Ça m'a ouvert un réseau non négligeable dans un département*

où les architectes entretiennent une grande proximité avec les maîtres d'ouvrage et les entreprises », explique-t-elle.

Très rapidement, Karine Carmentran s'est trouvé un domaine de prédilection (bien que celui-ci ne soit pas exclusif) : le médico-social. Ehpad (Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes), maisons de santé, établissements pour personnes en situation de handicap, foyers d'accueil... Elle est de plus en plus sollicitée pour ce type de constructions. *« C'est peut-être une question de sensibilité : je me sens effectivement à l'aise avec ces sujets qui sont parfois difficiles. Je crois beaucoup et depuis longtemps à l'importance de l'architecture dans l'accompagnement thérapeutique. C'était d'ailleurs le thème de mon*



Logements intergénérationnels en cœur de bourg à Montagnac-sur-Auvignon. © Karine Carmentran



Foyer d'hébergement pour travailleurs handicapés, construction de 40 studios, d'un pôle administratif, d'espaces de soins, d'ateliers occupationnels et de restauration à Roquefort. © Karine Carmentran

diplôme », révèle-t-elle. Pour ces sujets toujours très délicats, Karine Carmentran pousse très loin la notion de concertation, passant beaucoup de temps auprès des personnels et des usagers de ces structures afin de cerner au mieux leurs besoins et leurs attentes. Elle est également réputée pour son sens du détail. Au-delà de l'enveloppe extérieure et de la distribution des espaces, l'architecte installée à Agen se montre méticuleuse jusque dans la conception du mobilier et le choix des couleurs. *« Ce sont des aspects essentiels, en particulier lorsque l'on agit pour un public en proie à certaines difficultés, dit-elle. Les couleurs donnent des repères et agissent sur l'atmosphère du lieu. »*

En parallèle des chantiers qu'elle porte avec son équipe, Karine Carmentran fait aussi ce que l'on appelle de la « programmation architecturale ». *« J'accompagne des maîtres d'ouvrage dans la définition de leurs besoins. J'aide à l'organisation des concours et participe avec eux au choix de l'architecte final qui exécutera le*



Deux projets à Damazan avec la maison de santé pluridisciplinaire et des logements sociaux pour Habitalys.
© Karine Carmentran

projet », précise-t-elle. Puisqu'on ne peut être à la fois juge et partie, cette mission pourrait s'avérer frustrante. Mais Karine Carmentran ne le voit pas de cet œil : « Cela nous donne accès à des dossiers d'une envergure que notre agence ne pourrait pas se permettre de traiter. Passer de temps en temps de l'autre côté de la barrière nous donne par ailleurs un regard critique sur les programmes. On apprend beaucoup de choses et notamment à lire entre les lignes. »

Mais aussi...

Les architectes lot-et-garonnaises sont nombreuses. On peut citer Marie Lagroye à Marmande, Marine Merle à Nérac, Valérie Auroux à Villerséal et la nouvelle génération, Maelys Boutan à Lamontjoie, et tant d'autres... Toutes, à l'image de Karine Carmentran, font partie de l'association « Architectes en 47 » qui regroupe bon nombre d'architectes libéraux du département... Son objectif : diffuser des informations professionnelles entre ses membres et faire la promotion des professions des adhérents (architectes, paysagistes-concepteurs, urbanistes...), organiser des rencontres et des échanges avec tous les partenaires du cadre bâti et de l'aménagement du territoire, promouvoir des manifestations à l'adresse des publics d'usagers, de professionnels et y participer activement, assister les maîtres d'ouvrages dans leurs actions de collaboration avec les professions des membres actifs.

Camille Zvenigorodsky, un regard créatif

Camille Zvenigorodsky n'est pas lot-et-garonnaise, elle ne réside d'ailleurs plus en Lot-et-Garonne mais elle y a laissé quelques traces de son passage, tout comme le territoire a marqué son itinéraire professionnel.

Elle est née à Paris en octobre 1968, tout en ayant des racines algériennes, italiennes et russes,

d'un père sculpteur et d'une mère historienne. Camille a baigné dans un milieu engagé et militant, dans sa dimension sociale, artistique et culturelle. L'année du bac, elle fait le choix de l'architecture. Cette année-là, son père a exposé plusieurs œuvres à l'Institut français d'architecture et elle a aussi découvert avec fascination le travail de Jacques Rougerie sur



l'architecture sous-marine. Le métier est encore assez masculin dans ses pratiques, les architectes travaillant avec des corps de métiers souvent masculins, ayant pour clients ou commanditaires surtout des hommes. Camille a parfois subi cette discrimination quand certains responsables, sur des chantiers, ne lui adressaient même pas la parole au prétexte qu'elle était une femme. Sortie diplômée de l'école d'architecture de Paris en 1994, elle connaît une certaine désillusion du fait d'un fonctionnement surtout basé sur la rentabilité, elle préfère se rapprocher du grand public, rencontrer les diverses couches de la population.

Elle fait alors le choix de passer le concours interministériel d'architecte d'État spécialité patrimoine qu'elle réussit en 1997. Elle accède alors aux SDAP (Service départemental d'architecture et du patrimoine), sous la tutelle du ministère de la Culture, qui sont dirigés par un ABF (Architecte des bâtiments de France) dont les principales missions sont de veiller à la qualité de l'architecture, du patrimoine, mais également des paysages et de l'urbanisme dans les départements, de contrôler et expertiser les projets menés dans les espaces protégés, d'entretenir les monuments historiques. Elle prend son premier poste à Caen en 1999 et y restera six ans comme adjointe au chef de service. Le Calvados était alors un département très protégé car il y avait un souhait très fort de patrimonialisation,

ce qu'elle n'a pas trouvé en arrivant en Lot-et-Garonne. Elle y était, entre autres, conservatrice de la cathédrale de Bayeux et responsable de la protection du site d'Omaha Beach.

En 2005-2006, alors qu'elle souhaite une évolution dans sa carrière et qu'elle regarde vers le Sud-Ouest, le poste de chef du SDAP47 se libère et elle rejoint Agen. Elle est la seule architecte sur sept agents et l'aventure va se dérouler jusqu'en 2013. Elle découvre alors un département rural. Elle se lance le défi de faire connaître et reconnaître la qualité du patrimoine lot-et-garonnais et elle organise un concours de recherche de mécénat. Elle cherche la visibilité et l'émulation et elle voit arriver l'évolution à travers les circuits bastides et le tourisme vert. Elle travaille avec les élus sur le code de l'urbanisme et pour le repérage du patrimoine remarquable. Elle veut aussi faire découvrir et reconnaître aux scolaires la réalité patrimoniale de leur cadre de vie et elle lance jeux de piste et concours. Elle conduit de nombreuses sorties architecturales et l'animation du « café archi », au Café Foy d'Agen, pour débattre de problématiques architecturales. Elle œuvre à la préservation des paysages, en luttant contre le mitage des territoires et la fragilisation des paysages. Afin de ne pas défigurer le paysage ni porter atteinte à la biodiversité, et dans le souci de préservation du patrimoine bâti, elle porte une attention particulière aux règles d'urbanisme. Elle travaille beaucoup en intercommunalité pour les documents d'urbanisme et pratique une planification importante et des échanges

Camille Zvenigorodsky,
à l'étage de l'école
d'architecture de Bordeaux
qu'elle dirige, [2021-2022].
© Insap Bordeaux



Camille Zvenigorodsky
devant l'ancien site du
SDAP47, rue Beauville à
Agen, 2012. © Alexandre
Mouaci

permettant une visibilité. Elle fait ainsi du Lot-et-Garonne un département pilote. Pour elle, ce territoire est remarquable pour ses paysages et elle n'aura de cesse de redonner de la visibilité à de nombreuses structures paysagères et à faire évoluer les mentalités. Pour améliorer la qualité du cadre de vie, elle fait procéder à la réhabilitation du petit patrimoine et au développement de secteurs sauvegardés.

L'un de ses gros dossiers de suivi concerne le Cafî (Centre d'accueil des Français d'Indochine) de Sainte-Livrade-sur-Lot dans le cadre du programme de l'ANRU (Agence nationale de rénovation urbaine) car il y avait une demande de protection au titre des monuments historiques. Il y avait donc une contradiction entre réhabilitation et protection puisqu'au départ, l'ANRU souhaitait faire fi du passé, un dossier compliqué à gérer mais un défi à relever pour Camille ! Elle participe à l'instruction du dossier afin de créer un espace de dialogue entre le préfet, la commune, l'ANRU et les autres partenaires pour un regard attentif sur l'aspect mémoriel. Elle ne pouvait se résoudre à laisser détruire purement et simplement l'histoire d'une

population, d'un lieu. Vient alors l'idée de transformer certains endroits du camp (la pagode du camp, l'église, le local des associations) en espaces témoins de la mémoire. Elle engage un gros travail de médiation et travaille avec la DRAC sur l'idée de patrimoine immatériel. C'est ainsi qu'elle a lancé la mise en place d'un comité scientifique composé d'historiens pour réfléchir à un lieu de mémoire. Ce dossier reste aujourd'hui encore cher à son cœur.

Elle s'est toujours beaucoup investie dans son métier et les politiques publiques, entre autres en étant formatrice nationale sur l'accompagnement des communes dans le PLU (Plan local d'urbanisme) et membre d'un groupe de travail au ministère de la Culture pour une nouvelle proposition de loi sur les espaces protégés. Au final, pendant sept ans, ce sont pour Camille des collaborations enrichissantes avec de nombreux confrères tels Stéphane Thouin, architecte en chef des monuments historiques, Paul Vo Van lorsqu'il travaillait au CAUE (Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement), Hélène Syriès du CAUE également, beaucoup de contacts avec les élus et les habitants, et des années lot-et-garonnaises très heureuses. Et pour le Lot-et-Garonne, une impulsion forte autour de son patrimoine bâti et paysager donnée par Camille Zvenigorodsky qui y a laissé son empreinte.

Gertrude Schoen, de l'impulsion constante à l'art monumental

Qui connaît le musée Gertrude Schoen de Laroque-Timbaut ? À vrai dire, peu de monde. Et pourtant, il recèle des trésors artistiques insoupçonnés. La plupart des œuvres de Gertrude Schoen y sont conservées et présentées au public, conséquence de l'ancrage de l'artiste, mondialement connue, en terre lot-et-garonnaise.

Cette femme grande, par sa taille comme par son talent, et forte de tempérament, est née le 8 avril 1919 à Aalen, dans la région du Bade-Wurtemberg, en Allemagne. Jeune adolescente, ayant découvert la sculpture par le fils d'une voisine, elle se démarque très tôt

isolement de Gertrude par rapport à la famille. Finalement, le père consentira et Gertrude, bien que trop jeune pour être admise (il fallait avoir 18 ans, elle en avait 15), s'inscrit en 1934 à l'école d'art de Schwäbisch Gmünd, dans la spécialité orfèvrerie, dont elle suit les cours pendant quatre années, dont deux en alternance chez un orfèvre de la ville.



Gertrude Schoen lors du vernissage de l'une de ses expositions, Laroque-Timbaut, 1999. © Droits réservés



Collages, vers 1980, tableau conservé au musée Gertrude Schoen, Laroque-Timbaut. © SL

du reste de la famille en rêvant d'une vie différente. Alors qu'elle souhaite intégrer une école d'art, son père s'y oppose farouchement, effrayé par l'idée qu'elle ne puisse pas en vivre, ce qui engendre un

dans son domaine. Elle ouvre son propre atelier dans la maison familiale, elle n'a pas 25 ans. Lorsque sa mère décède, en 1950, elle décide d'intégrer de nouveau, grâce à une bourse, l'école des

S'ensuit une période de travail dans des ateliers, notamment à Hambourg, puis une reprise des études, en 1943, à l'école des Beaux-arts de Stuttgart où elle se perfectionne

Beaux-arts de Stuttgart où elle apprend enfin la sculpture, réalisant par là-même l'intuition et le désir qu'elle portait en elle depuis l'âge de 13 ans.

Par le biais d'une rencontre, elle réalise un autre rêve : celui de se rendre dans la ville d'art par excellence, selon elle, Paris ! Elle souhaite intégrer le cours du grand Ossip Zadkine, ce qu'elle réalise en 1953-1954. Elle reprend ses activités d'orfèvre dans un atelier près de la Bastille et elle rencontre son futur mari, un Autrichien, Robert Schön. Ils se marient en 1955 et il lui permet d'ouvrir un atelier où elle pratique surtout le travail de l'émail. Elle produit aussi des pastels et des collages, des bijoux en métal, des statuettes ornées d'or et d'argent et faites d'acier inoxydable car elle préfère l'acier et l'inox, le bronze, le laiton et le fer pour réaliser ses œuvres. Inutile de dire qu'elle a beaucoup exposé ! Entre temps, son mari, de dix ans son aîné, décède en 1968.

À la fin des années 1970, elle se tourne vers la sculpture monumentale, elle a alors 60 ans. C'est pour elle la concrétisation du ressenti intérieur de son travail d'artiste. « *Le travail de l'artiste, c'est de pouvoir réaliser ce qu'il ressent. Il faut travailler, c'est l'expérience vécue dans le travail. Ce que j'ai toujours recherché, c'est le mouvement, le rapport de force qui se trouve dans le mouvement* », disait-elle. Une critique, précisément, écrivait à propos de son œuvre imposante : « *Il y a dans le monumental de Schoen, un mouvement vers l'univers et vers l'homme en lequel il faut croire malgré tout. L'art se doit aussi de*

faire respirer les autres. Cela seul permet de demeurer dans la durée de soi ».

Parmi ses principales œuvres, on note le pectoral de l'actrice Ludmilla Tcherina qui tenait le rôle principal dans le téléfilm en date de 1975, *La reine de Saba* ; mais aussi *La cité* qu'elle a créée en pensant aux risques nucléaires, *La grande cathédrale* qui pèse une tonne et qui a été exposée notamment au Grand-palais de Paris et aux Pays-Bas, et son œuvre majeure, *le Messenger*. Elle n'aimait pourtant pas donner un titre à ses créations, préférant que chacun-e s'approprie l'œuvre pour la nommer lui/elle-même. « *Regardez l'œuvre, disait-elle, fermez un œil ; au bout de quelques instants, la sculpture prend une présence, une profondeur.* » Initialement, *le Messenger* était une statuette d'environ 20 cm qu'elle a souhaité transformer en œuvre monumentale. Ce projet contrarié, elle le propose à la mairie de Valenciennes qui achète l'œuvre et l'installe en 1995 dans la coulée verte de la ville. Plus tard, alors qu'elle est déjà installée à Laroque-Timbaut, elle reproduit le *Message* qu'elle offre à la commune au moment de l'inauguration, en 2000, du musée éponyme. La sculpture



Le messenger de l'an 2000, sur la place de la Halle de Laroque-Timbaut.
© Dépt 47 - Xavier Chambelland

La fontaine,
1978-1980.
© A. Garcia



de 2,40 m de hauteur se trouve sur la place du donjon, disposée, selon les exigences de l'artiste, sur un socle de pierre de Vianne et avec l'inscription « le messager de l'an 2000 ».

1995-1996 représente un tournant dans sa vie, moins sur le plan artistique que sur le plan des conditions d'exercice, puisque la ville de Paris entend détruire les ateliers d'artistes. Elle doit trouver un autre lieu. Le poète Éluard écrivait : « *Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous* », et c'est bien le cas entre Gertrude Schoen et le Lot-et-Garonne. Elle arrive à Laroque-Timbaud par amis interposés du maire de l'époque, François Jalet. Elle tombe sous le charme d'une maisonnette à vendre en cœur de ville et l'achète le 16 septembre 1996. Très vite, elle fait établir par notaire une convention de donation de cette maison et de ses œuvres à la commune de Laroque qui est signée par les diverses parties le 11 décembre de la même année. L'objectif était d'y installer un musée permettant de présenter ses œuvres, à charge pour la mairie de faire les travaux nécessaires et d'entretenir les locaux. Outre ce bâtiment, elle a aussi acheté, dans l'impasse juste derrière le musée,

un autre petit bâtiment en ruines pour y installer son atelier au rez-de-chaussée et son appartement à l'étage, à charge pour la mairie de participer à l'aménagement des lieux et qu'elle a aussi donné à la commune à la date du 25 juillet 2000.

Gertrude Schoen est décédée en 2016, elle avait 97 ans. Depuis des années, elle avait acheté une concession dans le cimetière du village afin d'y être ensevelie et elle avait fait transporter les restes de son mari qu'elle avait fait enfouir dans la terre roquentine. C'est là qu'elle repose, à ses côtés.

Quant au musée, porté par l'association Les amis du musée Gertrude Schoen, il a été le lieu de nombreuses expositions estivales et proposait des visites guidées sur rendez-vous pendant une partie de l'année jusqu'à ce que le Covid n'interrompe les choses. Le musée a aujourd'hui du mal à reprendre son activité, il n'y a pas eu de renouvellement de bénévoles et l'association s'essouffle un peu. Pourtant, les œuvres sont là et il demeure important de les présenter au public et de perpétuer la mémoire de cette grande artiste.

Mamoon et l'arme pacifique de l'art

Mamoon est une passionnée à la recherche constante de renouveau. « *Je suis fascinée par la peinture depuis mon plus jeune âge. J'ai appris à regarder, à reconnaître, à reproduire puis à créer. Arpenter les musées, plonger dans l'émotion de la couleur et travailler sans*



relâche les différentes techniques ont été les ressources essentielles de ma vie. Grâce à mon métier de scénographe, metteure en scène, réalisatrice, j'ai pu m'affirmer. Je cherche à exprimer par la peinture, la photographie, la vidéo, le cinéma, la performance... "un esprit d'artiste" et particulièrement "une esthétique féministe" en tant que catalyseur et force sociale. » Elle exploite les images en leur donnant sa propre interprétation. Elle copie et modifie en intégrant une dimension émotionnelle et affective. Elle est convaincue que « *les images ont un pouvoir de persuasion qui dépasse de loin celui des mots.* » Des mots qu'elle manie

pourtant à la perfection. Ses textes sont percutants, ils font mouche, ils ne laissent pas insensibles, ni indifférents. « *Je veux faire prendre conscience aux gens, à travers toutes les formes d'arts, des difficultés des femmes, de leurs conditions...* » Alors, elle utilise tous les moyens à sa disposition pour transmettre ce message qui lui tient tant à cœur. Forte de 40 ans de carrière, cette touche-à-tout ne veut pas rentrer dans une case, tout comme elle ne veut pas que la femme soit considérée comme un objet ou une chose. « *Je ne sais pas vraiment séparer les choses, j'ai déjà essayé, mais je n'y suis pas parvenue. Quand je peins, assez vite, me vient aussi une pensée d'écriture qui débouche sur de la mise en scène, des décors, des costumes et la manière dont il convient de photographier et réaliser également. J'aime utiliser tous les espaces de dramatisation pour parler de la condition des femmes dans le monde* », explique-t-elle. Mais attention, si ses pensées partent dans plusieurs directions, son projet garde le cap : transmettre un message d'égalité des sexes. Depuis trois ou quatre ans, elle travaille sur une œuvre performative collective. Elle a, en effet, su fédérer des sportifs et des écoles (notamment Lomet à Agen qui réalise les costumes). *Passage, j'accuse le silence** est au croisement du défilé de mode et de l'art contemporain. Ce « contre-défilé de mode » a pour but d'interpeller, de faire prendre conscience que la femme ne peut pas être réduite

à « tais-toi et sois belle ». Encore une fois, Mamoon utilise l'art pour déconstruire des clichés, des stéréotypes de genre, pour parler de sujets lourds comme le viol, l'inceste, le féminicide... Ce projet d'envergure a d'ailleurs obtenu le double label Onu femme France et Génération Égalité Voices. « *Je suis une artiste "artiste" engagée pour la cause des femmes.* » Elle est donc entrée dans un combat contre le mode patriarcal, et non contre les hommes, insiste-t-elle. Dignité, égalité, intégrité, sécurité, liberté, combativité sont des mots qui reviennent souvent dans sa bouche. Invisibilité est peut-être

celui qu'elle emploie cependant le plus. Alors pour les rendre visibles, elle rencontre les jeunes générations. Grâce à un partenariat avec le Département et l'Éducation nationale, elle intervient dans les collèges et les lycées avec son action « Mamoon et l'arme pacifique de l'art ». Les élèves découvrent son œuvre et les inégalités, les injustices, les violences vécues par les femmes. Mamoon est optimiste, « *la condition des femmes évolue dans le bon sens, très lentement certes, mais elle évolue...* ».

* Le 13 mai au musée de Gajac à Villeneuve-sur-Lot



Rita Tirianova-Persin, la peinture comme un témoignage ou un voyage

Rita Tirianova est artiste peintre mais elle n'en vit pas. Elle souhaite surtout, à travers ses toiles, transmettre ce qu'elle voit vraiment pour partager ce qu'elle aime.

Son style est le réalisme, certains de ses tableaux laissent penser que l'on est devant une photographie et rappellent dans une moindre mesure l'art de Rosa Bonheur.



Rita Tirianova, Moscou, 2020. © Droits réservés

Elle est née à Moscou en 1964 et elle y a toujours sa famille. Petite, elle aimait beaucoup dessiner puis adolescente peindre des aquarelles. Elle allait à la bibliothèque du quartier consulter les catalogues de paysages et les peignait chez elle sur différents supports, comme on le lui avait appris. Elle voyageait dans ses rêves et ses peintures et avait en elle ce désir d'ouverture et d'exploration, de découverte des contrées, des paysages, des civilisations.

Elle a reçu une formation universitaire d'architecte et design à l'issue de laquelle elle a été diplômée, mais elle est, dans d'autres domaines, une véritable autodidacte. Elle est très curieuse et s'intéresse à tous les domaines de la vie.

Elle a eu pendant des années un travail alimentaire qui permettait à la cellule familiale de vivre correctement. Les enfants sortis d'affaire, elle pouvait désormais

penser à voyager autant qu'elle le souhaitait et surtout en France où elle a des amis, notamment russes. C'est d'ailleurs à Nice, en rendant visite à des amis, qu'elle rencontre

son futur mari. Il est français, d'origine picarde, installé près de Tonneins, à Calonges. Le mariage est contracté en 2017 et c'est ainsi que Rita découvre le Lot-et-Garonne, loin de l'agitation, mais aussi des nombreuses activités, de la mégapole moscovite.

Comme la peinture sommeillait depuis des années en elle, elle décide de renouer avec cette passion.

Elle se lance alors dans la peinture acrylique qui est une technique très différente de l'aquarelle, peut-être plus délicate dans la mesure où la peinture sèche très vite. Il faut se tenir à sa création du début à la fin, il n'y a pas de retouches possibles. Cependant, elle est pratique d'usage car les mélanges sont faciles à faire, elle n'a pas d'odeur, son application est simple et elle est indélébile. Ainsi, depuis un peu plus de quatre ans, elle peint des paysages en acrylique, d'abord sur de petites toiles puis sur de plus grands formats. Bien qu'urbaine, Rita aime la nature, les paysages, et elle passe des heures en contemplation devant la

Maison en pierre, Saint-
Front-sur-Lémance,
2020, toile 38 X 46 cm.
© Droits réservés



nature lot-et-garonnaise dans laquelle elle aime se fondre, faire des photographies qu'elle va ensuite peindre. Elle a une grande collection de photos de paysages qu'elle a aimés et qu'elle conserve pour de futures créations acryliques. Elle ne peint pas en extérieur, comme on l'imagine pour les peintres naturalistes, mais dans son petit atelier, en reproduisant les unes après les autres les photos qu'elle a prises. Elle aime par-dessus tout travailler les détails si bien que lorsqu'on est devant certaines de ses toiles, on a l'impression d'être face à une photographie grand format. On est vraiment dans le style réaliste. Chez elle, on peut admirer des tableaux de paysages, de nature, quelques animaux (oiseau, chat).

Elle est attirée par deux éléments : l'eau et la pierre. Sur ses toiles, elle représente l'eau : plages, canal, eau coulant des montagnes pyrénéennes, lacs, etc. La pierre, c'est celle des maisons, des pierres montagneuses mais ce sont aussi toutes ces espèces de cailloux dispersés ici ou là dans la maison en guise de décoration et de source énergétique intérieure. Elle parle de ses tableaux comme

d'un témoignage de quelque chose qui a existé à un moment donné mais aussi comme d'un voyage partagé. Cependant, le témoignage est partial puisqu'elle ne peint en général que ce qu'elle aime car, selon elle, il faut être habité pour faire sortir l'œuvre. Elle se délecte des magnifiques couchers de soleil de la campagne lot-et-garonnaise et reste à l'affût des couleurs et des paysages. Si elle répond à quelques commandes, notamment de portraits, elle reconnaît qu'elle ne laisse pas de place à l'imagination.

Vue sur
Arcachon,
2021, toile
61 X 50 cm.
© Droits
réservés

Rita Tirianova-Persin n'est, pour l'heure, pas encore très connue sur notre territoire ; elle a fait seulement quelques expositions estivales et locales à Calonges et Beaupuy. Souhaitons-lui de poursuivre dans cette voie pour enrichir notre patrimoine de ces beaux témoignages picturaux.

Paysage dans l'Oise, Pierrefond, 2021,
toile 100 X 50 cm. © Droits réservés



Inès Longevial, la nouvelle vague de la peinture contemporaine

« J'ai le souvenir d'avoir toujours peint. Je dessinais tout le temps et j'adorais ça. Ma mère, qui peignait aussi, m'a beaucoup encouragée, elle m'emmenait voir des expositions. Hormis une petite période où j'hésitais entre cosmonaute et styliste, j'ai toujours voulu faire ça », se remémore l'agenaise Inès Longevial, née en 1990. Elle part très tôt en internat, dans un lycée à Périgueux pour

faire Arts appliqués. Elle y passe un baccalauréat ST2A (Sciences et technologies du design et des Arts appliqués), un BTS (Brevet de technicien supérieur) en communication visuelle et poursuit avec un DSAA (Diplôme supérieur d'arts appliqués) à Toulouse.



© Fiona Torre

À 23 ans, elle s'installe à Paris et les choses s'enchaînent rapidement. Peu de temps après son arrivée, « un ami illustrateur me présente l'équipe d'un nouveau bar à Pigalle, L'Isolé. Chaque mois, nous faisons une affiche, ainsi que des invitations. Je proposais une peinture différente à chaque fois, sur le thème de l'amour et de la sensualité. Cela a été un

déclic et, de fil en aiguille, j'ai eu de plus en plus de commandes et de propositions de collaboration. » En 2013, elle crée un compte instagram pour partager ses œuvres. « Quand j'ai commencé à montrer mes œuvres sur Instagram, personne d'autre ne le faisait en France. À part peut-être un mec qui, je me souviens, était tatoueur. » Il faut dire qu'il y a dix ans, le réseau social n'en était qu'à ses balbutiements. Inès partage alors des photos de ses œuvres, des coulisses de son atelier et fédère ainsi, presque sans le vouloir, une communauté d'admirateurs, d'artistes... Aujourd'hui, à seulement 30 ans, Inès est suivie par plus de 347 000 abonnés. C'est une star de la peinture, mais pas que...

En mars 2018, elle fait la couverture du magazine *Juxtapoz*, *Art et Culture*. La même année, elle est choisie pour designer la nouvelle bouteille Evian et Badoit en édition limitée. Elle succède à Christian Lacroix et Kenzo. Elle avoue qu'à un moment donné de sa vie elle a dû faire des choix, les propositions s'enchaînant. Inès veut se recentrer et « ne faire que de la peinture ». « Je me dirige vers ce dont j'ai envie et je veille à ne pas me laisser entraîner vers quelque chose que je n'ai pas vraiment désiré. Ce truc de faire de soi-même un produit, une marque, cette "autopromotion" qui permet de travailler, peut aussi avoir un côté pervers. J'essaie de ne choisir que des marques ou des gens qui me plaisent, en fonctionnant plutôt au coup de cœur, car donner



Strategic life game, 2022. Pastel à l'huile sur 108 feuilles de papier, 178,2 x 378 cm. Courtesy Ketabi Bourdet. © Dept 47 - Xavier Chambelland

son image et du crédit à ces noms a de l'importance. J'ai jusqu'ici fait de super collaborations. » Pour exemples : une série de croquis de tatouages éphémères, un foulard avec Amélie Pichard, des réalisations avec Nike, Fred Perry et bien d'autres. En 2020, elle s'engage contre les violences policières en participant à la collecte de dons pour Adama Traoré. En juin 2021, elle expose chez Christie's Paris dans le cadre de l'exposition Women in art (Femmes dans l'art).

Elle s'impose comme une figure montante puis reconnue de l'art contemporain français. Aujourd'hui, elle est représentée par la galerie Ketabi Bourdet à Paris, et expose ses œuvres aux États-Unis, en Allemagne, à Séoul et en France. En 2022, elle est revenue sur sa terre natale avec une première exposition aux Jacobins. Le public a découvert une collection de plus de soixante toiles et dessins de petits, grands et très grands formats, dont quelques-uns ont été spécialement créés pour l'occasion.

Dans son processus créatif, elle s'inspire de Rodin, Camille Claudel, Picasso. Mais rien n'est figé. Les modèles d'hier ne sont pas/plus forcément ceux d'aujourd'hui. « Je picore plutôt chez des peintres. Le cinéma est une source inépuisable d'idées aussi. Si je ne devais en citer qu'un, je dirais Almodóvar et ses couleurs qui me fascinent. Une phrase de Frida Kahlo m'inspire beaucoup : celle où elle évoque son

sujet, disant que celui qu'elle connaît le plus, c'est elle-même et que, par conséquent, c'est elle qui devient un sujet/support. C'est un peu pareil pour moi. La peinture, c'est comme un vecteur qui me permet d'extérioriser. Un lieu d'exutoire. Par exemple, d'une période où je peignais peu est venue une série d'autoportraits. La peinture est une trace que l'on laisse après son passage. »

Elle développe son propre style pictural, privilégiant l'autoportrait. Son travail est particulièrement centré sur la captation des visages, le traitement de la peau avec des couleurs vives, des roses intenses et des ombres bleutées. « Je peins à l'huile et j'utilise beaucoup d'aplats de couleur. » Depuis 2020, elle s'autorise à peindre d'autres visages, essentiellement familiers et toujours féminins. Elle se nourrit d'impressions, de sentiments, de sensations qu'elle cherche à traduire dans sa palette. Elle s'affranchit des codes traditionnels, ne s'interdisant aucune excentricité, tant dans ses choix chromatiques que dans les poses que prennent les sujets de ses peintures. « Je réalise d'abord des croquis pour trouver les bons traits et l'expression qui me plaisent. J'aime les longues périodes de peinture où je m'isole pendant plusieurs jours sans voir personne. Je fonctionne plutôt comme ça, une alternance entre des périodes intenses de travail et des moments de relâche. »

Zoom sur l'exposition d'Inès Longevial, L'heure magique aux Jacobins, Agen (2,52 min)







Femmes
musiciennes
et chanteuses



Femmes musiciennes et chanteuses

Ces domaines artistiques que sont la musique et le chant n'échappent pas aux constructions de genre, à l'instar des autres sphères de la vie publique. Les femmes ont dû travailler à faire leur place dans ces disciplines. Elles ont été durablement cantonnées au piano, la pratique des autres instruments ayant été souvent et longtemps considérée comme impudique, inconvenante et inadaptée ; de plus, les hommes se sont aussi beaucoup réservé les formations musicales.

Mais, la seconde moitié du XX^e siècle, et toutes les avancées qu'elle procure, permet une démocratisation en ce domaine et donne aux femmes l'accès aux écoles de musique, à la profession d'enseignante en musique, à la pratique des différentes classes d'instruments, y compris dans les orchestres. Malgré tout, elles demeurent toujours plus présentes parmi les instruments à cordes que les instruments à vent. Féminité et virilité s'opposent encore quand les uns expriment leur puissance par leur instrument tandis que les autres mettent en exergue leur grâce ! Dans les faits, selon le sociologue-auteur Alfred Wilener, *« une candidate musicienne doit être deux fois meilleure qu'un candidat musicien pour décrocher le même poste »*.

Les hommes ont, semble-t-il, plus facilement concédé aux femmes le domaine de la chanson populaire et de divertissement. Mais en termes de création, notamment, les hommes ont du mal à leur laisser place et le soi-disant sexe fort est souvent au premier plan. L'industrie musicale est encore un peu trop une affaire d'hommes. Cependant, là aussi, les mentalités évoluent, grâce à des chanteuses aux textes permettant des prises de conscience sur le sexisme et les discriminations dont sont victimes les femmes. Les programmeurs vivent avec leur temps et savent qu'ils doivent faire dans le pluralisme, aussi les femmes sont-elles de mieux en mieux reconnues. C'est ainsi que Stéphane Amiel, en 1997, a créé le festival « Les femmes s'en mêlent » pour mettre en valeur la scène musicale féminine indépendante.

Au final, on ne compte que 36 % de femmes dans le milieu professionnel de la musique et du spectacle vivant. Même s'il n'y a pas encore une forte tradition musicale en Lot-et-Garonne, ce département a toutefois, pour le moins inspiré, sinon vu naître ou prendre racines nombre de chanteuses et musiciennes.

Les jeunes générations n'ont

sans doute pas entendu parler de Georgette Plana (1917-2012) née à Agen, dont les parents tenaient alors le café Michelet à la Porte du Pin. Quelques années plus tard, ceux-ci ouvrent un restaurant place de la Victoire à Bordeaux. Georgette est chanteuse, danseuse de music-hall, comédienne et, avant de faire carrière à Paris, danse sur les tables des restaurants bordelais. D'elle, on retiendra les titres *Riquita*, *La java bleue*, *Et viva España*. Dans le domaine de la musique de variétés, n'oublions pas, que l'on pouvait voir et écouter Michou jouer sur les marchés lot-et-garonnais, dans les bals musette et dans les fêtes de la musique. Véritable autodidacte dès son plus jeune âge, son plus grand souvenir est d'avoir pu accompagner le chanteur Renaud.

La dernière compagne de Serge Gainsbourg, Bambou (Caroline Von Paulus) a un lien avec le Lot-et-Garonne puisqu'elle est née à Villeneuve-sur-Lot en 1959 alors que ses parents résidaient au Cafï (Centre d'accueil des Français d'Indochine). Son père était un ancien légionnaire allemand engagé en Indochine et sa mère était chinoise. Sa carrière fut certes éphémère mais elle a aussi beaucoup inspiré l'homme à la tête de chou.



CD Les plus belles chansons de Georgette Plana, Sony music catalogue, 10 mai 1993. 20 titres dont *Riquita*, *La java bleue*, *Et viva España*... Flashez ce QRCode pour écouter *La java bleue* de Georgette Plana

Dans un domaine plus classique, Caroline Fèvre, mezzo-soprano née en 1965 à Agen, peut s'enorgueillir d'une belle carrière dans des rôles travestis baroques ou romantiques allemands et français. Quant à Chimène Badi, si elle est née en région parisienne, elle a passé une partie de son enfance dans le Villeneuvois. Son talent et sa détermination lui ont ouvert les portes d'une belle carrière, en témoigne la sortie, en 2023, de son huitième album studio *Chimène chante Piaf*. L'auteure-compositrice, Floriane Tiozzo vient, quant à elle, de sortir son nouvel album *Le parcours*. Ses chansons abolissent les frontières et mettent en valeur les différences. Radio France a d'ailleurs consacré un bel article au clip *Migrant*.

Ce chapitre ne présente que quelques-unes des nombreuses femmes inspirées par Euterpe (muse patronne de la musique) et Melpomène (muse du chant, de l'harmonie musicale).

Flashez ce QRCode pour écouter *Migrant*, issu de l'album *Le parcours* de Floriane Tiozzo © Michaël Garrett

Stellia Koumba, la positivité avant tout



Stéphane T

Si la France entière a pu découvrir la voix chaleureuse de Stellia Koumba lors de sa participation à l'émission de télévision « The Voice » en 2021, les Lot-et-Garonnais n'ont pas attendu cette date pour connaître cette artiste passionnée et engagée. Si la chanteuse est aujourd'hui connue pour l'organisation d'événements autour du gospel dans le département, avec les choristes Gloryspel, elle est d'abord passée par l'école de Roger Louret à Monclar (lire pages 50 à 53) après avoir baigné dans la musique toute son enfance dans le sillage d'un papa guitariste : « Je chante depuis mes premières années et la musique est devenue sérieuse après mes rencontres marquantes avec Alban Lapeyre, qui était mon professeur

au collège Ducos-du-Hauron, et Jérôme Gose au lycée Bernard-Palissy. Je me suis alors inscrite, par l'intermédiaire d'un ami, en 2010 au concours de chant des Baladins et j'y suis restée jusqu'à la fermeture après avoir remporté le prix du public et celui du jury ».

Sous la houlette de Roger Louret, qui a vite décelé son potentiel, Stellia apprend patiemment le métier de la scène et se retrouve même interprète principale d'un spectacle écrit spécialement pour elle en 2013, *Stellia Koumba chante Piaf* qui sera joué pendant plusieurs années.

Passée par les plus grandes scènes (elle a notamment été la tête d'affiche d'un spectacle musical de Roger Louret joué pendant un an au Rex à Toulouse à la demande des Chevaliers du Fiel lui offrant ensuite une première expérience cinématographique lors du tournage du film *Camping 3* réalisé sur la côte girondine), Stellia s'est naturellement souvent posé la question d'un départ sur Paris pour développer sa carrière, mais ses racines sont bien ancrées en terre lot-et-garonnaise : « *Ma famille est arrivée du Gabon en 2004 pour s'installer en Lot-et-Garonne où j'ai grandi et où je me sens bien. On me demande souvent pourquoi je ne vais pas à Paris mais je préfère rester ici pour des questions d'équilibre. Cela ne m'empêche pas de me déplacer comme je l'ai fait par exemple le 31 octobre 2022 où j'ai joué mon*





spectacle *Independant Queen sur la scène du Casino de Paris* ».

Toujours positive et tournée vers les autres, Stellia Koumba est sensible au monde qui l'entoure. Après avoir démarré un Master Sciences Po - spécialité dynamique africaine à Bordeaux, après une licence en AES (Administration économique et sociale) décrochée à la fac du Pin d'Agen, la chanteuse a bifurqué vers la musique où elle a toujours défendu les droits des femmes, sans toutefois tomber dans le féminisme : « *C'est un sujet qui me touche depuis mon enfance au Gabon car je me demande toujours pourquoi nous n'aurions pas les mêmes droits alors que la femme est l'égal de l'homme ! J'aimerais que l'on redonne la place de la femme dans la société à égalité avec les hommes* », précise Stellia qui s'engage sur le terrain en tant que marraine de l'association marmandaise « Des

chevaux du sourire » pour aider les femmes victimes de violences conjugales à reprendre confiance à l'aide des chevaux et de la danse.

Femme passionnée et passionnante, elle conjugue sa carrière personnelle et son amour pour la musique en gérant, en tant qu'auto-entrepreneuse, l'école de gospel « Gloryspel » (à l'origine de chorales en Lot-et-Garonne à Foulayronnes, Pujols, Bon-Encontre et Lamontjoie).

Chanteuse reconnue, elle est aussi coach vocal et intervient, depuis le mois de septembre, au collège André-Crochepierre de Villeneuve-sur-Lot pour redonner goût à la musique à des élèves privés de cours depuis trois ans. Avec une professeure aussi entraînante, les élèves ont pu ainsi vite combler ce retard.



Stellia Koumba et les 80 choristes de Gloryspel, entraînés par la foule du Théâtre Ducourneau d'Agen. © Silver MBA

Delphine Audevard, la rockeuse agenaise

Dans son cœur de rockeuse, la musicienne Delphine Audevard attache une place très importante au Lot-et-Garonne. En bonne Agenaise et passionnée de musique, la chanteuse du groupe Paganella a en effet grandi et construit sa carrière d'artiste dans les différents lieux culturels d'Agen. Inscrite au Conservatoire de musique à 7 ans, pour faire surtout plaisir à ses parents, Delphine opère une première bascule capitale au collège. « À 14 ans, j'en avais assez des trois heures de solfège par semaine et des préparations d'auditions de piano mais ma passion pour la musique restait intacte. J'ai alors pris des cours particuliers avec Patrice Poingt (aujourd'hui directeur de la salle la Tannerie à Agen) qui m'a mise au chant. Je jouais du piano depuis mon enfance et j'écrivais déjà quelques chansons mais je ne chantais pas. Là, j'ai trouvé un côté fun à la musique et j'ai surtout compris l'intérêt de s'entraîner pour pouvoir se perfectionner. »

5^e Age, tiré de l'album Première Dauphine. Delphine cherche à questionner sur la manière dont notre société accompagne nos aînés à leur dernier souffle. Elle témoigne également de notre impuissance face à cette dernière étape de la vie.



Entrée au lycée Bernard-Palissy, Delphine Audevard rejoint vite un groupe de rock agenais pour y chanter et se retrouve naturellement au Florida pour répéter. Bénéficiant de la qualité de l'accompagnement et des outils de la salle agenaise, elle rencontre alors Sylvain Sentenach futur guitariste du groupe Paganella.



C'est ensuite à l'université que la passion pour la musique se fait plus forte pour Delphine Audevard : « À la Fac, j'ai compris qu'il devenait vital de faire de la musique à plein temps, au grand désarroi de mes parents », sourit la chanteuse.

Dès 1998, elle donne des concerts (surtout des reprises de chansons) dans les bars et dans les restaurants agenais. C'est finalement en 2002 que sa carrière prend un nouvel élan avec la création du groupe de rock 100 % lot-et-garonnais Paganella, fondé avec Sylvain Sentenach avant que Niko, à la basse, et Cédric à la batterie ne les rejoignent en 2002. Se mettant alors à la guitare, pour doubler



Le groupe Paganella.
Tournage du clip
Bingo © Cyril Galliné

Photo de couverture
de l'album *Première
Dauphine* © Antoine
Dominique



la présence de cet instrument indispensable à la musique rock, Delphine compose et chante des textes en français où la condition des femmes occupe une place importante : *« Dès le premier album de Paganella (J'ai pas vu passer la nuit, sorti en 2007) j'ai fait le choix d'écrire et chanter en français afin que le public comprenne et réagisse à des textes qui interrogent notamment sur la place des femmes dans la société. Je ne me considère pas comme une artiste engagée ou revendicatrice. Il s'agit plutôt d'un questionnement mis en forme avec des mots français qui sonnent. En ce qui concerne mon domaine, la musique rock, il me semble que les femmes sont sous-représentées... Plus personnellement, je n'ai pas vécu le côté macho des groupes de rock mais il est vrai qu'il fallait, en tant que femme, faire plus ses preuves pour gagner le respect de mes pairs mais une fois acquis, c'était quelque chose de très fort »*. Le premier album permet à Paganella de donner de nombreux concerts (grâce au concours d'un label et de deux managers, ils feront les premières parties de groupes comme Kaolin, Punish Yourself, Matmatah) et sera suivi d'un deuxième disque enregistré en

2013 chez Denis Barthe, l'ancien batteur de Noir Désir. En vingt ans, le groupe donnera plusieurs centaines de concerts dans toute la France. Malgré tout, l'activité artistique ne permet pas au groupe de pouvoir vivre de sa passion et chaque membre reprend son chemin personnel artistique.

Désormais installée à Monflanquin, Delphine Audevard continue de chanter et vient même de produire récemment le projet « Première Dauphine » dans lequel elle s'est beaucoup impliquée, que ce soit dans la production et les textes ou la recherche d'un label qui sera finalement French Goose. Aux côtés de Nicolas Bonnière, guitariste des groupes de rock Eiffel et Dolly, la chanteuse lot-et-garonnaise dévoile petit à petit sur Internet les chansons de ce nouvel album qui sortira définitivement en mars 2023.

Dalila Azzouz-Laborde (Soham), une artiste rebelle

Originnaire de Bordeaux, Dalila Laborde est aujourd'hui une pure lot-et-garonnaise et fière de l'être. Aux côtés de Christian Laborde, elle enchante les scènes de la région et d'ailleurs, dans le duo nommé « Soham » : elle, au chant, lui, à la guitare.

prône plutôt l'égalité par le biais de l'éducation. « À mon humble niveau, dans mes chansons, j'essaie de parler plutôt d'authenticité, d'être vrai... À travers elles, je mets en avant la défense du droit humain. Je souhaite développer plus l'idée de complémentarité entre les personnes. Représentant la moitié de la population de la planète, la femme est un membre à part entière de celle-ci, avec les mêmes droits. Il me semble important de faire ce que l'on peut pour lutter contre toutes les discriminations, quelles qu'elles soient. »

Sur scène, Dalila utilise ainsi les mots pour sensibiliser les spectateurs sur l'égalité entre tous, défendre l'éducation face à l'obscurantisme, défendre une société plus juste et pacifique.

© Annie Courdert



Spectacle *Chansons polychromes* avec Dalila, Christian Laborde aux guitares et Pierre Savary aux claviers et percussions.
© Michel Lestrade



Artiste rebelle et engagée, la chanteuse a retrouvé sur la terre

gasconne des mousquetaires, un état d'esprit se rapprochant de ses racines kabyles : « *Nous sommes rebelles aussi et je me retrouve pleinement dans cet esprit gascon. En musique, c'est pareil, nous sommes hors du temps, hors des sentiers battus* », raconte Dalila. Parlant du droit des femmes dans ses chansons, l'artiste n'est pas pour autant une féministe radicale mais, face à la violence,

De sa voix envoûtante, façonnée par ses débuts sur les scènes de jazz, Dalila Laborde nous invite à l'intimité dans les différents spectacles qu'elle a pu partager avec Christian ou d'autres ami(e)s musicien(ne)s : *Le Patakez Musik Show*, *Rim'Elles*, *Tous-en-Trenet*, *MoonRose*, *Forget Me Nots*, *Folk Roads*, *Chansons Polychromes*, *Beyond Blue*.

Dalila et
Christian Laborde
© Laurence Haumont



Proche de Francis Cabrel, Soham s'est produit dans les plus grandes salles de France en assurant la première partie du chanteur astaffortais, d'Alain Souchon, et d'autres artistes. Collaborant avec Christian à divers ateliers autour de la création de chansons (atelier « Les Mots et les Notes ») et menant des ateliers d'écriture, elle vit ainsi d'une passion pour la musique et le chant transmise, dès son enfance, par sa maman : « *Ma mère chantait tout le temps, elle le fait encore. Elle envoûtait la maison avec des chansons en Kabyle. C'est donc petite que j'ai commencé à chanter, et déjà, je reprenais les plus grands tubes des chansons françaises et anglo-saxonnes diffusées à la radio. La vie m'a conduite sur ce chemin. Pouvoir vivre de la musique, aujourd'hui encore, me paraît inattendu, incroyable. Et je remercie chaleureusement toutes celles et ceux qui me permettent de vivre cela !* »

C'est à Bordeaux que tout a commencé, lors d'une visite d'un salon dédié à la musique. Dalila sympathise avec un groupe de musiciens représentant une école de

musique de la cité girondine. C'est par un premier duo de jazz que démarre sa carrière de chanteuse avec lequel elle fera ses débuts sur scène : « *Dans les années 90, je suis venue en Lot-et-Garonne pour intégrer le groupe Airport avec Thierry Ousty (décédé en 2017). C'était un peu plus professionnel. Avec ce groupe, nous nous sommes inscrits à un concours organisé à Agen. C'est là que j'ai rencontré Francis Cabrel et Christian Laborde... une rencontre qui allait bouleverser ma vie !* », se rappelle-t-elle.

Séduit par la voix de Dalila, Christian Laborde, qui cherchait un instrument autre qu'une guitare ou un saxophone pour la partie instrumentale d'une chanson, lui propose alors d'enregistrer en studio. Ainsi est né le duo « Soham ». Depuis, Dalila est une artiste à temps plein, sur une terre lot-et-garonnaise qui l'a définitivement adoptée.



Extrait du concert de Soham enregistré au théâtre d'Agen le 27 novembre 2001 à l'occasion de la sortie de son album A cette heure-là. Elle chante, Quelque chose en toi, en duo avec Francis Cabrel.



Le Patakez Musik Show,
avec Dalila Azzouz Laborde,
Bernard Salle, Christian Laborde
et Serge Brésolin. © Fabien Margnac

Francesca Solleville, l'engagement dans les gènes

Francesca Solleville est née le 2 mars 1932 à Périgueux et elle est une figure majeure de la chanson rive-gauche engagée. Son engagement prend source à la fois dans la botte italienne et dans le Marmandais et le Néracais. D'ailleurs, elle a interprété une chanson intitulée *Marmande* écrite à partir de ses souvenirs de jeunesse. Fille de Pierre Solleville et de Lidia Campolonghi, elle est aussi la petite-fille de Luigi Campolonghi, bien connu des historiens lot-et-garonnais puisque ce journaliste italien anti-fasciste, fondateur de la Ligue italienne des droits de l'homme, devenu agriculteur, s'était installé près de Nérac.

Francesca Solleville sera scolarisée à l'institution Jeanne-d'Arc. À 12 ans, elle fait partie des Jeunesses patriotes et participe à un concours de chant pour le Secours populaire à Marmande. Elle chante *Mon légionnaire* d'Édith Piaf et gagne

le premier prix. Après son divorce, sa mère Lidia part à Paris. Elle fait donner des cours de chant lyrique à Fanfan (Francesca) par la grande cantatrice soprano polonaise Marya Freund, à qui, bien des années plus tard, Francesca dédiera une chanson. Elle passe son bac et gagne de l'argent en chantant dans le chœur de l'Église américaine et dans celui de la célèbre cheffe de chœur parisienne Yvonne Gouverné. Inscrite en lettres classiques à la Sorbonne, elle finance ses études par le chant lyrique auquel elle consacre la majeure partie de sa vie. Choriste contre-alto, elle chantait pour les mariages, les enterrements, les grandes occasions, dans les instituts culturels français, et même à la Fenice, ou encore avec l'orchestre de Radio-France. La voie semble tracée. Pourtant, elle va s'orienter vers un tout autre chant, la variété.

En 1959, elle chante à la Mutualité deux textes écrits par Aragon

Écoutez la chanson *Marmande*
interprétée par Francesca Solleville



Francesca Solleville
avant un concert,
juillet 2017.
© La Dépêche du Midi



devant un public de cégétistes et communistes. C'est une révélation : applaudie, encouragée, elle réalise qu'elle est plus à sa place dans ce milieu et qu'elle peut « *apporter plus à ce public qu'aux dames bien élevées des salons* ». Elle y rencontre Léo Ferré qui lui donne une dizaine de chansons. Elle se lance dans plusieurs cabarets de la rive gauche (La colombe, La contrescarpe, L'écluse) et elle entre dans ce milieu où la concurrence n'était pas de mise, c'était plutôt très amical. C'est le début d'une longue carrière qui voit naître un beau compagnonnage avec Jean Ferrat qu'elle rencontre en 1961. D'ailleurs, elle va le suivre dans ses lieux d'ancrage : comme lui, elle habite à Ivry-sur-Seine puis à Antraigues-sur-Volane (Ardèche). Avec Christine Sèvres, première épouse de ce dernier et Isabelle Aubret, elle est de celles qui ont le plus chanté Ferrat. C'est le style de son répertoire : elle chante Aragon, Ferré, Mac Orlan et de nombreux textes de poètes. Elle est dans la chanson rive-gauche engagée et elle ne manque jamais de commémorer en chansons des événements tels la Commune de Paris ou la Révolution française. D'ailleurs avec sa mère et sa grand-mère, elle s'élève contre la guerre d'Algérie. Elle n'échappera pas à la censure (radio et télévision) elle non plus. Elle se déplace vers ceux qui ne viendraient pas forcément écouter un concert : elle va dans les maisons de la culture, dans les écoles, les usines, les maisons de retraite et elle donne sur place des concerts où tous les gens rencontrés (enfants, ouvriers, personnes âgées) viennent l'écouter. En 1973, elle descend au fond d'une mine et y chante pour donner du courage aux mineurs.



Affiche d'un spectacle organisé par l'association Chant'Essonne à Briis-sous-Forges le 4 juin 1993, Arch. dép. de l'Essonne, 33 NUM 25. © AD91

En 1974-1975, elle crée avec Marc Ogeret et Claude Vinci le syndicat des chanteurs permettant une protection sociale des artistes, des fiches de paye et donc des cotisations pour la retraite. Elle chante pour la Ligue des droits de l'homme et d'autres associations militantes. En 1990, elle signe l'Appel des 75 contre la guerre du Golfe. En 2015, alors que le gouvernement français a décrété l'état d'urgence après les attentats islamistes, elle signe l'Appel des 58 pour la liberté de manifester pour toute cause pendant l'état d'urgence. En septembre 2018, elle co-signe une tribune pour soutenir les artistes palestiniens qui appelaient à boycotter le concours de l'eurovision en Israël.

Elle continue de chanter, principalement à Antraigues-sur-Volane pour le festival Jean Ferrat organisé annuellement et son dernier album, *Les treize coups de minuit* date de 2019. À plus de 90 printemps, elle demeure l'une des dernières figures de la Rive Gauche.



© Thomas Braut

Chimène Badi, une artiste authentique

Chimène Badi est née en octobre 1982 en région parisienne.

Ses parents décident de déménager à Villeneuve-sur-Lot afin de se rapprocher du camp harki de Bias où vivaient des membres de la famille. Toute petite, elle rêvait déjà de devenir chanteuse. Adolescente, elle décide donc de se consacrer au chant et envoie des cassettes à divers télé-crochets, comme *Star Academy* et *Graines de star*, mais elle ne reçoit aucune réponse. Ses parents, persuadés de son talent, l'encouragent et la soutiennent.

En 2002, elle s'inscrit au casting de *Popstars* à Bordeaux où elle interprète *a cappella* *L'envie d'aimer*. C'est ainsi qu'elle participe à la saison 2. Finalement, sa voix étant jugée « *difficilement variable* » pour intégrer un groupe, elle sera éliminée. Cependant, le producteur Valéry Zeitoun la prend sous son aile et lance sa carrière solo. Elle enchaîne très vite les succès avec des titres comme *Entre nous*.

Elle se produit sur scène et notamment aux côtés de Johnny Hallyday - « *un des plus beaux souvenirs de ma carrière* », confie-t-elle - pour sa tournée des stades célébrant ses 60 ans. Michel Sardou l'invite à son tour l'année suivante. Elle est plusieurs fois nommée aux NRJ Music Awards et aux Victoires de la musique. Elle participe à des projets musicaux collectifs solidaires pour les victimes du tsunami dans l'océan indien, pour les Enfoirés, pour Le Cœur des femmes initié par Liane

Foly au profit de l'association Laurette Fugain, qui milite pour le don de plaquettes et la lutte contre la leucémie... Elle affectonne les rythmes soul et jazzy et le Gospel. Elle participe aussi à des émissions comme *The Voice Belgique*, *The Voice*, *Danse avec les stars*... En 2019, elle échoue en finale du télé-crochet organisé par France 2 pour désigner le représentant de la France lors du prochain Concours Eurovision (c'est Bilal Hassani qui est désigné).

Aujourd'hui, elle revient au-devant de la scène avec son huitième album studio *Chimène chante Piaf*. Il rend hommage « *à cette femme incroyable qui m'a tant inspirée* », explique Chimène Badi. En janvier 2023, elle était à l'Olympia et la salle affichait « *complet* ». Habituee des scènes et des plateaux de télévisions, elle avouait pourtant, sur sa page Facebook, avoir la boule au ventre juste avant le début du spectacle : « *C'est dans quelques minutes... J'ai le trac, mais j'ai hâte.* » En octobre, elle sera au Théâtre des Folies bergère après avoir sillonné la France.



Droits réservés

Zabo, le miracle de la rencontre

*Soirs de grand vent, de Zabo.
Voyage musical et poétique.
C'est une plongée, de la
beauté qui s'espère, de la vie
qui avance. 13,19 min*

Elle s'appelle Isabelle Martin mais quand elle a déclaré ses activités à la Sacem (Société des auteurs compositeurs éditeurs de musique), elle avait déjà plusieurs homonymes, elle a donc donné son surnom, Zabo, devenu son nom de scène.

Elle est née en Algérie en 1962 peu avant l'indépendance du pays et elle est intarissable sur l'histoire algérienne de la famille. Elle a toujours vécu à Laroque-Timbaut.

Ses parents sont mélomanes et musiciens (son père jouait de la clarinette et sa mère était pianiste) et excellents danseurs. Ils souhaitent

que leur dernière fille, dès son plus jeune âge, apprenne le piano. Quelle n'est pas leur déception de découvrir que, contrairement à la réalité de la ville algérienne qu'ils habitaient, il est ici très difficile de trouver des professeurs de musique et d'instrument ! On est en 1967, la seule possibilité

s'offrant à eux est celle d'une dame du village qui joue et enseigne l'accordéon et a même adapté pour cet instrument les musiques de Bach. L'accordéon est donc adopté comme instrument par défaut et restera celui de Zabo qui apprendra aussi le piano en autodidacte, bénéficiant du talent de sa mère.

Avec le recul, cela fait partie, pour elle, des « rencontres miracle » qui ont ponctué sa vie.

Après son bac, elle fait une fac de lettres à Bordeaux et mène une vie un peu bohème jusqu'à 22 ans. Et elle décide enfin, la musique chevillée au corps, d'y consacrer sa vie. Au-delà de la pratique instrumentale, elle passe très vite à l'écriture qui allie ses diverses compétences et talents à son goût pour la création. Elle fait des textes et musiques en petit format (3 mn), c'est l'époque des

cafés littéraires qui demandaient un accompagnement musical, et elle est choisie pour faire les premières parties de spectacles de Juliette Gréco. C'est le début d'une grande et belle aventure qui ne sera jamais vraiment parisienne : elle ne s'est jamais sentie prête à s'installer à Pa-

ris. Un jour, une journaliste venue l'interviewer va permettre une rencontre décisive. Celle-ci connaissait Pierre Debauche, son souhait de venir installer à Agen une école de théâtre et de recruter un-e musicien-ne. Zabo le rencontre, il est convaincu, l'affaire est faite : elle entre chez Debauche en 1994 et



Zabo en scène, s.l.n.d.
© Droits réservés



va travailler vingt-cinq ans avec l'homme de théâtre. Elle relève le défi d'écrire en un été l'accompagnement d'une comédie musicale d'une heure trente sur la vie aventureuse du philosophe Descartes. C'est un gros succès en Europe et, après cette mise en route, un flux qui n'a jamais tari. Les tournées s'enchaînent et sont diverses, elle côtoie des grands du spectacle en toute simplicité. C'est aussi le début d'une amitié indéfectible avec Pierre Debauche, personnage-clé de son parcours ; d'ailleurs, Zabo a fait le tout premier et le tout dernier spectacle du théâtre du jour de Debauche, et regrette ce lieu qui rendait les gens heureux et vivants. Pierre Debauche va, sans le savoir, lui offrir une autre rencontre miracle. En 1998, son théâtre connaît des difficultés financières et il pense inviter à Agen l'un de ses anciens élèves, Jacques Higelin, pour donner un concert de soutien. Le grand Jacques, que Zabo admire depuis toujours, va généreusement offrir à son ancien maître trois concerts qui « cartonnent ». La veille du premier concert, alors que la troupe jouait Descartes (*voir*

plus haut), Higelin, qui assiste à la représentation est séduit par la musique de Zabo jouée au piano. Il la félicite et lui confie que l'accordéon est son instrument préféré puis lui demande de jouer pour lui. Elle connaît tout Higelin par cœur, cela ne devrait pas engendrer de difficultés particulières, si ce n'est l'émotion d'être sur scène au côté de l'artiste. Le dernier soir, il lui annonce qu'il compte sur elle pour accompagner ses chansons au Casino de Paris. Deux mois plus tard, elle le retrouve pour les répétitions. Une amitié forte se noue entre eux. Celui-ci, grand spirituel, qui a reconnu son talent, et Debauche qui a libéré le flux de l'écriture, sont pour elle deux grands qui, toujours dans la simplicité et la fraternité, l'ont fait naître à elle-même. Si le compagnonnage avec Higelin est un vrai bonheur, le monde des stars n'est pas pour elle, elle préfère le calme du Lot-et-Garonne.

En 2020, elle ressent le besoin de se poser et de retransmettre à sa manière ce qu'elle a reçu de ce monde de la culture qui, selon elle, s'éprouve. « *La culture, c'est*

de l'éveil, de la bombe, de la résistance », dit-elle. Elle en est convaincue : la culture ne doit pas être simplement divertissement qui endort mais elle doit questionner, enseigner, nourrir et notamment à travers les multiples créations. En 2020, c'est donc la création de la Compagnie des temps venus et d'un lieu, la Boîte à laver, à Laroque-Timbaut. Ce lieu a une âme et une histoire, fait sens, inspire. Elle veut en faire une résidence d'artistes mais elle veut aussi travailler avec les gens du village.

C'est la conjonction entre création et transmission, deux corollaires de la culture. La période de pandémie n'est pas un frein : Zabo propose ses représentations et ses répétitions en plein air. Un jour, sous la halle du village, elle fait appel aux habitants pour monter le chœur de la pièce de Catherine Anne, *J'ai rêvé la révolution*, écrite en 2018 sur les derniers jours d'Olympe de Gouges. Avec les quarante volontaires, elle monte son chœur, El pueblo, écrit la musique, fait les arrangements et dirige les répétitions,

tandis qu'Émilie Gruat travaille la mise en scène. La photographe et réalisatrice Catherine Filliol, alors en résidence à la Boîte à laver, filme les répétitions et saisit ainsi la façon dont les uns et les autres s'approprient le jeu, le chant, l'histoire, la pièce, bref la création et réalise le film *Poéma*. La pièce est jouée à la Manoque de Tonneins, à Paris, en Belgique, connaissant un succès inimaginable. Le chœur est donc constitué uniquement d'amateurs dont l'investissement va jusqu'à réaliser eux-mêmes costumes et décors, poser des congés pour les répétitions et représentations et dont le travail, selon Zabo, s'approche du professionnalisme. Cet engagement est le fruit d'une dynamique, d'une découverte à la fois de leurs propres capacités et d'une histoire dans laquelle ils sont entrés, c'est aussi le fruit de la convivialité et des liens tissés. Zabo met tous les ingrédients pour que les personnes aient du plaisir et gardent une trace de l'expérience.

Pour elle, une vie d'artiste est une vie très engagée où les femmes ne doivent pas être en reste. « *Ce qui est fatigant, c'est convaincre qu'il faut du temps aux choses, mais, ajoutez-t-elle, la vie est courte, j'aurai pas assez de temps pour faire tout ce que je veux faire.* »



Zabo devant son lieu créatif La boîte à laver, 2020.
© Corine Dalla Verde

Margot Fillol, une étoile montante

Margot Fillol,
s.l.n.d. © Léopaul
Blanchard

Cette jeune soprano de 25 ans est née à Agen et a vécu jusqu'à ses 17 ans à Pont-du-Casse, là où sont implantés ses parents. Ils y sont toujours mais Margot, elle, a pris un autre chemin.

Depuis sa plus tendre enfance, la musique et la danse ont accroché son cœur. Inscrite à l'école de musique de Pont-du-Casse, elle apprend le solfège et le piano. Elle poursuit son parcours musical au collège Ducos-du-Hauron puis au lycée Bernard-Palissy dans le cadre des Cham (Classes à horaires aménagées pour la musique). Et tout de suite, elle nomme « *les trois mousquetaires* » (dixit) qui lui ont ouvert la voie : Alban Lapeyre et Cathy Judith au collège et Jérôme Gose au lycée. Tous trois ont formé la jeune femme et ont été parfois des éléments déclencheurs. Parmi les personnes marquantes sur son parcours, un autre nom sort du chapeau : Jean-François Gardeil, mais aussi son fils et sa fille...

Le déclic va se produire en sixième lorsque les élèves visionnent une adaptation de *La flûte enchantée* dans laquelle la grande soprano Natalie Dessay joue la reine de la nuit. Margot est fascinée, le spectacle et le chant pénètrent au plus profond d'elle-même et elle demande tout de suite à ses enseignants si chanter ainsi est un métier. Elle vient de comprendre que c'est ce qu'elle veut faire : vivre sa passion musicale et consacrer sa vie au chant. Ses professeurs vont lui donner l'occasion de chanter en



solo, ce qui confirme à la fois son désir et ses aptitudes. À 11 ans, elle chante en solo au théâtre Ducourneau d'Agen *Fleur de Paris* et *Paris en colère*. C'est pour elle un tournant encourageant : elle a vu la joie qu'elle pouvait donner aux gens par son chant et sa voix.

Au collège, elle appartient à plusieurs chorales et elle apprend le saxophone. Elle veut chanter un répertoire classique mais elle doit attendre d'avoir 17 ans pour travailler sa voix. Qu'à cela ne tienne, elle va prendre le temps d'écouter un large répertoire musical et de découvrir d'autres compositeurs que Mozart dont elle est fan. Romain Lapeyre, fils de son professeur, son grand frère en musique, va être en cela un bon conseiller.

Jérôme Gose, passionné et passionnant, prend la suite. Avec lui, les élèves montent la *Messe en si*, de Bach, et il fait chanter Margot en solo, ce qui confirme bien son désir profond de ne pas envisager sa vie sans la musique et le chant.

Elle intègre le conservatoire de Toulouse où elle suit pendant cinq ans la classe de chant de Jacques Schwartz, apprend à connaître sa voix et travaille sur la technique. Dans le même temps, elle entreprend une formation universitaire en musicologie à distance à l'université Paris-Sorbonne. Sa licence en poche, elle s'inscrit en master à l'université Toulouse-Jean-Jaurès et soutient un mémoire de master 2 intitulé *La représentation de la jeunesse féminine dans l'opéra de la seconde moitié du XIX^e siècle*, étude stylistique de la vocalité dans quatre opéras français et italiens, sous la direction de Michel Lehman. Le domaine de la recherche en musicologie pourrait d'ailleurs être une perspective. Pour l'heure, elle est inscrite à l'Institut supérieur des arts de Toulouse, spécialité spectacle vivant où elle suit les cours de chant de la mezzo soprano Sophie Koch, et elle prépare le diplôme national pour enseigner le chant.

Pour Margot, ses professeurs de collège et lycée représentent une véritable force pour le département de Lot-et-Garonne, ce qu'on ne retrouve pas ailleurs. Mais Jean-François Gardeil est un autre « père spirituel ». Baryton originaire d'Agen, il a mené une carrière internationale de chanteur et metteur en scène,

et a créé en 1991 Chants de Garonne puis Opéra de Gascogne en 2000, deux structures lyriques permettant de révéler des talents et de promouvoir la diffusion de spectacles dans le Sud-Ouest.

En 2021, Margot passe de l'autre côté de ce qu'elle a vécu en sixième et joue un rôle dans *La flûte enchantée*. Elle joue ensuite le spectacle *Le lyrico cabaret* avec Emmanuel Gardeil ; puis, après une semaine de résidence d'artistes en juillet 2022, elle monte *Chemise(s) de nuit* avec Faustine Gardeil (la fille), danseuse, un spectacle chanté et dansé de mélodies de Francis Poulenc où elles sont toutes deux en scène avec une instrumentiste. Ces deux jeunes femmes y évoquent la féminité à travers l'histoire d'une femme qui pense la nuit.

À son actif, on peut mentionner de nombreux spectacles entre 2016 et 2022, avec Les Sacqueboutiers (un groupe de musique ancienne) à Toulouse ou bien dans Chants de Garonne ; mais aussi, en 2019, le spectacle *Un soir à Versailles* où elle interprète le *Te Deum* de Charpentier dans la cathédrale d'Agen ; ou encore le *Requiem* de Mozart, en 2021, dans la cour d'honneur de l'Hôtel du Département.

À Toulouse, elle rejoint les chœurs du théâtre du Capitole, devenu depuis peu théâtre national ; à la fin du printemps 2023, elle sera sur la scène du Capitole aux côtés d'une grande soprano lot-et-garonnaise, Beatrice Uria-Monzon.

Malgré le contexte actuel, gageons que son talent, sa passion et sa détermination la propulseront sur de très grandes scènes.

Léonor de Récondo, une artiste inspirée

Léonor de Récondo est née en 1976 à Paris. Elle a une double identité artistique : d'abord la musique pour la plus grande partie de sa vie, ensuite l'écriture qui semble prendre le pas. Ses origines et sources d'inspiration sont multiples : le Pays basque, la Toscane, le Lot-et-Garonne. Elle partage son temps entre Paris et Le Mas-d'Agenais.

Son père, Félix, est né au Pays basque sud, c'est-à-dire de l'autre côté de la chaîne pyrénéenne ; il franchit la frontière à Hendaye avec ses parents au moment du déclenchement de la guerre civile, il rejoint ensuite la capitale pour ses études d'architecture. Mais il se tourne vers une autre forme d'art, la sculpture, puis la peinture, et, entre temps, rencontre Cécile Humeau qui est peintre. Avec elle, il fonde une nouvelle famille, celle de Léonor. Cette dernière a, si l'on peut dire, véritablement baigné dans un « bouillon de culture ». Elle l'exprime ainsi : *« Mes parents m'ont appris à vivre pour la beauté du monde et le dépassement de soi pour la discipline artistique. Il faut être là pour montrer d'autres regards transcendés, c'est ce*

qui m'anime ». Elle en a tiré son épingle du jeu.

Dès l'âge de 5 ans, elle joue du violon, elle en rêvait depuis longtemps et elle veut faire de cette passion son métier. En 2017, elle disait à une journaliste de *Télérama* : *« Le violon, c'est dans ma peau. J'ai besoin d'en jouer tous les jours. J'aime sentir l'épaisseur du son. C'est physique, j'ai grandi avec »*. Le violon la fera connaître en France et à l'étranger. Elle a 18 ans quand elle obtient une bourse lui permettant de partir trois ans aux États-Unis (1994-1997) pour s'y perfectionner au New England conservatory of music de Boston. Elle devient même violon solo de l'orchestre symphonique du conservatoire. Elle y rencontre un grand violoniste hongrois, Denes Zsigmondy, auprès de qui elle fait des stages.

Elle rentre en France en 1997, après avoir obtenu l'Undergraduate diploma et elle fonde un quatuor, Arezzo, qui ne comporte que des



Le prieuré du Mas-d'Agenais où vit en partie Léonor de Récondo, s.d. © Droits réservés



Léonor de Récondo et son violon... s.l.n.d © Droits réservés



cordes. C'est le début officiel d'une belle carrière qui lui permet de perfectionner son art auprès des plus grands. Elle rencontre notamment Enrico Gatti et Sigiswald Kuijken qui lui font découvrir le bonheur de la musique baroque. C'est un grand tournant dans sa vie de violoniste, elle n'aura de cesse de jouer ces morceaux français ou italiens des XVII^e et XVIII^e siècles. En 2004, elle est lauréate du concours international de musique baroque Van Wassenaer (Pays-Bas). Et elle fonde, avec Cyril Auvity, grand ténor français, l'ensemble L'Yriade qui regroupe violoniste, violoncelliste et claveciniste pour jouer et chanter le répertoire baroque français et, en particulier les cantates tombées dans l'oubli. Pendant une dizaine d'années, L'Yriade fait un travail considérable de redécouverte et de transmission au public en sortant ce répertoire de la confidentialité et de l'oubli. Les tournées et les concerts, un peu partout dans le monde, sont nombreux, les enregistrements se succèdent, jusqu'à cette année 2015 qui voit la séparation du groupe. Entre temps, elle s'était investie dans l'écriture, véritable corollaire de son autre passion, la lecture. Elle a écrit la plupart de ses livres dans le cadre inspirant du prieuré du Mas-d'Agenais.

C'est à l'âge de 15 ans environ que son destin va être en partie lié au département de Lot-et-Garonne. Jusque-là, la famille vivait entre Paris, où Félix avait un atelier, et la Toscane, près de Carrare, célèbre pour ses carrières de marbre où celui-ci trouvait le matériau nécessaire à ses sculptures de grande

taille. Mais l'expérience toscane s'arrête en 1992 et l'étape suivante est Le Mas-d'Agenais. Il se trouve qu'un prieuré du XII^e siècle est à vendre, signalé à la famille par Philippe Humeau, frère de Cécile, résidant à Barbaste où il est facteur de clavecins tandis que sa femme est peintre. Le couple de Récondo en fait l'acquisition sans hésiter car en y pénétrant, ils retrouvent quelque chose des belles demeures toscanes, avec une vue qui rappelle les paysages italiens.

Bien que Léonor accueille cette acquisition avec perplexité, elle tombe sous le charme. Aujourd'hui, elle y habite une partie de l'année et y accueille ses amis. Ce lieu a une âme et elle souhaite qu'il soit traversé par d'autres artistes car il est propice à la transmission et à la création, notamment celle de l'écriture et de la musique. Ainsi, il y a un peu plus de deux ans, elle y a créé un évènement culturel, Les nuits du prieuré, consistant surtout en rencontres culturelles, lecture de poésie et jeu instrumental. Autant qu'une terre d'accueil, le Lot-et-Garonne se veut une terre inspirante.



*Parenthèse
baroque avec la
violoniste Léonor
de Récondo.
3,22 min*

Béatrice Uria-Monzon, la cantatrice revient toujours aux sources

Cantatrice mondialement connue, notamment pour le rôle de *Carmen* dont elle a été l'une des plus grandes interprètes sur les scènes nationales et internationales (Opéra de Paris, Toulouse, Bordeaux, Venise, Turin, le Metropolitan Opéra de New York, Madrid, Buenos Aires, Staatsoper et Deutscher Oper de Berlin, Tokyo, Osaka, Moscou...), Béatrice Uria-Monzon reste profondément enracinée en Lot-et-Garonne où elle aime profiter de ses proches. « *Les gens n'imaginent pas les contraintes de la vie d'artiste, et notamment cette grande solitude, avec la peur d'être malade, de rater une prestation, les critiques des journalistes... Ce qui était pour moi le plus difficile c'était l'éloignement (l'artiste était en déplacement dix mois sur douze) de ma maison et de ma famille. Je me revois encore en train d'appeler ma fille dans une*

cabine téléphonique de New-York à 1 h du matin à l'époque où Internet n'existait pas ! Je parlais alors avec des images du Lot-et-Garonne dans ma tête, comme la vue sur la vallée de la Garonne depuis le coteau de l'Ermitage, qui me suivaient partout et m'aidaient à tenir. Je cochais même les jours qu'il me restait jusqu'à mon retour à Agen », confie la mezzo-soprano qui a parcouru le monde entier.

Attachée à sa terre natale et à sa famille, Béatrice Uria-Monzon a d'abord baigné dans l'art pictural, son père était artiste peintre, avant de se lancer dans une carrière de chanteuse d'opéra. Ayant grandi aux sons des musiques espagnoles mais plus proche des musées que des salles de concert, elle devra attendre ses 18 ans pour découvrir l'opéra lors d'un cours de philosophie au lycée Bernard-Palissy d'Agen. « *Alors que mes camarades rejetaient complètement cette musique, elle avait plutôt tendance à m'intriguer. Je jouais un peu de guitare mais n'imaginais pas aller plus loin en musique. C'est ensuite au lycée Saint-Jean de Lectoure que j'ai fait une rencontre déterminante avec un professeur de philosophie passionné d'opéra : Monsieur Gardeil »,* se rappelle-t-elle.

Rejoignant alors la chorale du lycée gersois, Béatrice Uria-Monzon se prend aussitôt de passion pour le chant. À un âge où les interrogations sur son avenir se font plus grandes,



Bernard Martinez

Carmen.
Paris-Bastille opéra.
2 h 38



Béatrice Uria-Monzon
dans *Carmen* au théâtre
du Capitole, Toulouse.
© Patrick Riou

le chant devint alors une évidence. « *J'adorais ça ! Le chant fut une découverte incroyable avec ses vibrations et toutes les connections qui s'ouvraient soudain à moi. À l'âge où je me cherchais, j'avais trouvé ma voie...* » Pour vivre du chant, Béatrice Uria-Monzon descend alors la Garonne, ce fleuve qui lui est si cher, jusqu'au conservatoire de Bordeaux tout en suivant, en parallèle, un cursus d'histoire de l'art. Sans savoir vraiment ce qu'était une carrière de choriste, la future cantatrice découvre alors qu'elle peut vivre de sa passion et décide de rejoindre le Centre national d'insertion professionnelle des artistes lyriques (Cnipal) à Marseille. « *Là-bas, j'ai compris que chanter en groupe ne me plaisait pas car il pouvait y avoir de la jalousie ou des sensibilités différentes.* » Décidée à tenter sa chance pour une carrière de soliste, elle rejoint ensuite la capitale où elle est reçue, à l'unanimité, à l'Opéra de Paris avant d'entamer cette grande carrière internationale. Toujours autant passionnée par le chant, Béatrice Uria-Monzon confie que son métier n'échappe pas aux problèmes sociétaux, comme le



Béatrice Uria-Monzon dans l'opéra
de Puccini *Tosca* le 10 octobre au 28 novembre 2014.
© Charles Duprat

harcèlement qui vise autant les hommes que les femmes, et que la réforme des retraites pénalisant les femmes n'est pas une bonne nouvelle dans un monde où d'importants progrès ont pourtant été réalisés. « *Quand je pense à ma mère qui ne pouvait pas voter ou conduire ou qui demandait l'autorisation à mon père pour faire un chèque... les jeunes ne se rendent pas compte des progrès que les femmes ont connus même s'il en reste encore à réaliser.* »



Femmes de spectacle

Femmes de spectacle

Le Lot-et-Garonne compte bon nombre de femmes investies dans les arts du spectacle : théâtre, cinéma, danse, cirque et même dans le mannequinat, comme Jeanne Juillia. La Villeneuvoise

née en 1910 a fait connaître sa région au-delà des frontières puisque jeune m a n n e q u i n aux allures sportives puis comédienne, elle fut élue Miss France en janvier 1931 parmi 450 candidates et Miss Europe la même année.



La villeneuvoise Jeanne Juillia, miss France et miss Europe en 1931. © Alfred Noyer

Il semblerait que certaines disciplines des arts vivants soient plus favorables à la place des femmes. C'est le cas de la danse, domaine longtemps, et même encore maintenant, dominé par la gent féminine. Le département compte un certain nombre d'écoles de danse dont certaines ont produit des danseuses professionnelles. Ainsi, Sabine Chaland qui a appris la danse très jeune à Agen pour devenir danseuse étoile. Elle a fait une carrière internationale, ayant rejoint successivement plusieurs grandes compagnies à Amsterdam et Boston notamment, ayant également enseigné dans plusieurs

écoles de danse au Canada. Puis, elle est revenue vivre en Lot-et-Garonne avec son mari, danseur soliste, et a créé il y a quelques années son école de danse ballet à Agen. Ou encore la jeune prodige Angélique Spiliopoulos. De plus, deux des trois compagnies de danse professionnelles en Lot-et-Garonne sont dirigées par des femmes : la compagnie Yma, à Mézin, par Chloé Hernandez et la compagnie Le corps sage, à Agen, par Isabelle Avid.

Notre territoire est aussi marqué par une double empreinte théâtrale : celle de la famille Louret, de Monclar-d'Agenais, à l'initiative des Baladins en Agenais, véritables dénicheurs de talents, dont sont issues beaucoup de comédiennes reconnues ; celle aussi de Pierre Debauche qui avait monté sa compagnie. De plus, un certain nombre de compagnies théâtrales lot-et-garonnaises sont dirigées ou animées par des femmes : la compagnie *La grande entreprise* à Sainte-Livrade-sur-Lot par Christine Zavan ; *le théâtre du Baroud* à Monflanquin par Sylvie Fumex ; la *compagnie Chien caillou* à Villeneuve-sur-Lot par Katia Geins ; la compagnie *Le bruit des ombres* à Villeneuve-sur-Lot par Vladia Merlet ; ; la compagnie *Ribambelle* à Nérac par Cathy Tisne ; la compagnie *La patte de lièvre* à Mézin par Cathy Labit

Sabine Chaland dans
Blue bird en 2013.
© Balletplus

et la compagnie franco-italienne *Perbacco* au Passage d'Agen par Maria Elena Gattuso.

Le cirque, peut-être de façon plus discrète aujourd'hui, a laissé lui aussi une empreinte sur le territoire lot-et-garonnais. La ville de Miramont-de-Guyenne est, en cela, emblématique. En effet, c'est en 1921 que les frères Court créent leur cirque, le Zoo-circus, et font de Miramont le lieu d'implantation de leur entreprise lors des périodes sédentaires, précisément au lieu-dit La Brisse. En 1931, les 196 membres du Zoo-circus, parmi lesquels on comptait 118 Tchécoslovaques et pas moins de quatorze nationalités, représentaient ainsi quasiment 10 % de la population miramontaise. Malheureusement, la Seconde Guerre mondiale fut très préjudiciable à cette entreprise. Il en reste une famille, les Albertini, qui a fait souche. Bien entendu, Miramont compte sa propre école de cirque, créée en 1994, Trois Huit Circus, installée sur l'emplacement de l'ancien Zoo-circus. Cette trace circassienne se décline aussi par le siège ou la résidence d'autres cirques tels le cirque Prein à Agen, le cirque Bauer à Varès et le cirque Falck à Casteljaloux, mais également par



l'implantation de plusieurs écoles de cirque.

Enfin, le département compte aussi quelques femmes cinéastes notamment la jeune astaffortaise Ophélie Labarthe qui est en train de percer dans ce milieu comme régisseuse générale à la Scène musicale de Paris, après avoir été dans les coulisses du festival de Cannes et avec le désir de produire un film qui la ramènerait à Cannes, mais sur le tapis rouge.

Cathy Tisne de la compagnie Ribambelle de Nérac sur la création *Sa Majesté des mouches*. © Arnaud B.



Les « Baladines » en Agenais

Parler des femmes artistes, c'est aussi parler d'un homme : Roger Louret*. Il fonde en 1973 la compagnie de théâtre Les baladins en Agenais où de jeunes comédiens et comédiennes ont fait leurs premiers pas. Ces baladines talentueuses, pas forcément originaires de Lot-et-Garonne, ont toutes un point commun : le spectacle chevillé au corps.

Dans le creuset magique de Monclar, on apprend à respirer théâtre, à vivre théâtre, à exprimer théâtre. Cette démarche novatrice permet à la troupe de sillonner les routes du département car comme le répétait Roger : « *Ce n'est pas parce qu'on est en milieu rural, que les gens doivent être privés de théâtre* ». Alors, les tournées s'enchaînent et

des mémoires, *Les Z'années Zazous* et *La Fièvre des années 80* seront également en lice respectivement en 1993, 1996 et 1999.

Les Baladins en Agenais et Muriel Robin. 30 août 2010. 6,28 min



La troupe acquiert une popularité nationale à travers l'émission de télévision *Les années tubes* présentée par Jean-Pierre Foucault sur TF1 de 1995 à 2000. En 1996, le ministère de la Culture et de la Francophonie fait des Baladins en Agenais un « théâtre missionné en zone rurale ». En 1997, Roger Louret monte *L'Arlésienne* aux Folies Bergères, avec Jean Marais et Bernadette Lafont et signe la mise en scène de *La Vie Parisienne* de Jacques Offenbach au Palais Omnisports de Bercy. Après des ennuis financiers, la compagnie renaît en 2004 sous le nom de *Nouveaux Baladins*. De 2009 à 2014, Roger et Guy



les initiatives fusent comme en 1985 avec la première Nuit du théâtre au Théâtre de poche. Il y en aura trois. Monclar sera alors un petit Avignon. Les spectateurs sont au rendez-vous dans ce petit village de quelque 900 âmes : plus de 5 000, puis 12 000 et quasiment 20 000 pour la troisième édition malgré la neige et le froid. En 1995, c'est la consécration ! La troupe obtient un Molière dans la catégorie Spectacle musical pour *Les Années Twist* joué aux Folies Bergère à Paris. *La Java*



Les Z'années Zazous.
© Lucien Delporte



La troupe des Baladins autour de son trophée, le Molière du meilleur spectacle musical décerné le 27 mars 1995 au spectacle *les Années twist* avec Roger et Guy Louret, Muriel Robin, Lucy Harrison, Barbara Scaff notamment et Huguette Pommier, la maman. © Droits réservés

Louret organisent en été les *Nuits de Monclar*, festival se concluant par un concours de chant que remportera Stellia Koumba (*lire*

page 28-29). Après plus de quarante ans d'existence, la troupe disparaît le 9 octobre 2015, laissant derrière elle une lignée de grandes artistes.

Elles ont fait partie des Baladins

Marianne Valéry

(comédienne et metteuse en scène). Au début des années 1970, elle anime la compagnie Sganarelle à Paris. En 1975, elle s'installe à Monclar et participe activement aux débuts des Baladins. En 1984, elle crée un cours d'art dramatique à Agen et Monclar. Elle a pour élèves : Selma Kouchy, Laurent Biras, Michel Fau, Philippe Candelon, Jean-Paul Delvor, Benoît Solès, Aurélie Viel...



OR

séries télévisées telles *Madame le proviseur* et *Navarro*. En 2003, elle commence l'écriture du one-woman-show, *Les Hommes* mis en scène par Roger Louret, et parrainé par Guy Bedos.

Christelle Chollet

est une comédienne, chanteuse et humoriste née à Toulouse en 1972. Elle tient l'affiche pendant cinq ans avec son one-woman-show *L'Empiéfée* (700 000 spectateurs). Fin des années 1990, elle était une Baladine des *Années tubes*.



OR

Catherine Alcover (née à Paris en 1946) étudie au Conservatoire supérieur d'art dramatique et joue dans de nombreux films pour le cinéma et la télévision. Au théâtre, elle côtoie Michel Serrault, Michel Galabru... Elle crée *La dame de Bayreuth* au Petit Théâtre de Paris en 1988. Elle est également la fondatrice du théâtre de Piquemil à Monflanquin.

Stéphanie Bataille (née en 1973 à Paris) entre à la Comédie Française en 1991 où elle tient un petit rôle dans le drame historique *Le roi s'amuse* de Victor Hugo... Elle apparaît dans des

Catherine Delourtet a suivi les cours dramatiques de Marianne Valéry et intègre les Baladins en 1986. On la retrouve dans les premiers rôles de *La Locandiera* de Goldoni, *Le jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux, *La babysitter* de Obaldia... mais aussi dans des spectacles comme *La Java des mémoires*, *Les z'années Zazous*... Elle joue également son spectacle musical autour des chansons de Marie Dubas (*C'est si bon quand c'est défendu*) à Monclar puis au studio des Champs-Élysées...

Annie Grégorio est une actrice née en 1957 à Nérac d'un père espagnol et d'une mère italienne. Elle intègre la troupe des Baladins au début des années 1980. Elle se fait remarquer dans *Le Théâtre de Bouvard* sur Antenne 2 dès 1982. En 2002, elle reçoit le Molière du second rôle féminin dans la pièce de théâtre *Théâtre sans animaux*. Elle devient une fidèle du metteur en scène Jean-Michel Ribes qui la dirige dans *Musée haut, musée bas* ou les *Brèves de comptoir*. Elle joue dans *Marie Besnard, l'empoisonneuse* en 2006 et *Folie douce* pour TF1, *Mourir d'aimer* sur France 2 et de nombreux autres téléfilms et films. On la retrouve aux côtés de Muriel Robin dans *Les Diablogues* de Roland Dudillard en 2009. En 2015, elle fait partie du casting de la série de Bruno Garcia, *Crimes et Botanique* puis, en 2018, elle intègre le casting du feuilleton *Plus belle la vie*.



DR

Lucy Harrison s'est illustrée, dès les années 1980, dans de nombreux spectacles musicaux.

Elle commence sa carrière à Londres à 13 ans au sein de la National Youth Theatre of Great Britain avec des pièces comme notamment *Le Songe d'une nuit d'été*. Elle vient ensuite à Paris suivre des cours. Elle rencontre Roger Louret dans les années 90, qui l'invite à participer à la création de tous ses spectacles musicaux. Elle mène en parallèle une carrière au théâtre et au cinéma. Fin 2022, elle a présenté son nouveau spectacle *Trois hommes ou presque* à Lauzun. Parmi les comédiens, il y avait un certain Guy Louret.



DR

Selma Kouchy, née à Sainte-Livrade, débute auprès de Marianne Valéry à Monclar, avant de connaître le succès avec *Jacques et son maître* (1998) mis en scène par Nicolas Briançon. La pièce sera nominée trois fois pour les Molières. Elle poursuit sa carrière dans le cinéma auprès de Muriel Robin sous la direction de Mehdi Charef dans *Marie-Line* (2000), puis à la télévision,

Le saviez-vous ?

Jusqu'à sa fermeture, le théâtre des Baladins en Agenais portait le nom d'Huguette Pommier, en hommage à la mère de Roger et Guy Louret. C'est dans le bistrot du village, dont elle a repris la licence en 1973, que la compagnie décide de créer une salle de spectacle de soixante places : le Théâtre de Poche. Personnage haut en couleur, Huguette Pommier fut jusqu'à sa mort (17 août 1994) le plus ardent soutien des Baladins en Agenais.



Lucien Delporte

en participant à de nombreux téléfilms (*Commissaire Magellan*, *Commissaire Moulin*, *Femmes de loi*, *Camping Paradis...*).

Muriel Robin rejoint Roger Louret en 1981. Elle partage alors la vie de troupe : comédie, comptabilité et régie. Elle y rencontre notamment Élie Semoun et Annie Grégorio. En 1984, elle remonte à Paris avec Annie, pour vivre l'aventure du *Petit théâtre de Bouvard*. Elle y rencontre Didier Bénureau qui lui propose de jouer dans *Maman ou Donne-moi ton linge, je fais une machine*, d'abord à Monclar, puis en Avignon en 1986 et à Paris en 1987. Elle se fait connaître du grand public en 1988 avec l'émission *La Classe* diffusée sur FR3. La même année, elle rencontre Pierre Palmade. Ils créent ensemble son premier spectacle solo *Les majorettes se cachent pour mourir* en 1988 au Tintamarre, mis en scène par Roger Louret. Ce spectacle est un vrai succès et propulse l'artiste.

Christina Rosmini commence sa formation artistique dès son plus jeune âge en intégrant l'école de l'Opéra de Marseille. Elle se forme ensuite à l'école du Studio des variétés à Paris à plusieurs disciplines : théâtre, technique vocale, arrangements musicaux et écriture. En 1995, elle rencontre Roger Louret grâce auquel elle montera sur la scène des Folies Bergères avec *Les Z'années zazous* et sur les plateaux de télévision avec *Les années Tubes*. Toujours avec Roger Louret, elle sera la belle espagnole dans la pièce *L'Arlésienne* d'Alphonse Daudet auprès de Jean Marais et de Bernadette Lafont.

Barbara Scaff est une auteure, compositrice et interprète américaine qui jouera dans les *Années Twist*. Elle restera huit ans aux Baladins

Mais aussi...

Sophie Artur : « Caro » Boissier dans la série télévisée *Maguy* dans les années 1980-1990... ; **Béatrice Costantini** a joué sous la direction de réalisateurs comme Robert Hossein ou Pierre Chevalier... ; **Mimie Mathy** jouera notamment en 2013 *Je (re)papote avec vous*, mis en scène par Roger Louret ; **Marie Piton** : assistante sociale dans *Joséphine, ange gardien*, la procureure dans *Section de recherches...* ; **Christelle Reboul** a joué dans *Les Héritiers* (2005-2006), *Les Demoiselles d'Avignon* (2008), *Nos Belles Espérances* (2007), *Nos chers voisins* (2012 et 2017), *Ici tout commence* (rôle de Delphine Delobel depuis 2021) ; et bien d'autres femmes...

et participera aux *Z'années Zazous*, *La Fièvre des années 80*, et aux émissions *Les Années Tubes*. Elle sort six singles, dont le générique du feuilleton *Terre indigo* diffusé sur TF1, composé par Catherine Lara en duo avec Philippe Candelon un autre baladin. Elle joue dans *La Jeune Fille et la Tortue* en 1999 et *Paradisco* en 2002, deux courts-métrages, et dans le film *Immortel, ad vitam* en 2004. Elle double les voix de plusieurs dessins animés, et de jeux vidéo. Elle travaille aussi durant plus de sept ans sur les films de la trilogie *Arthur et les Minimoys* de Luc Besson, dans lesquels elle joue également le rôle de Mino en français et en anglais.



DR

* Roger Louret est décédé le 25 janvier 2023 alors que nous étions en train d'écrire ce texte.

Vladia Merlet, raconteuse d'histoire

Vladia Merlet est née dans les années soixante-dix à Périgueux, elle a ses racines dans le Sud-Ouest : Dordogne, Gironde, Charente-Maritime, Lot-et-Garonne.

Elle ne s'est jamais mise en avant et sa grande timidité s'est ensuite changée en réserve, mais une chose est sûre pour elle aujourd'hui : elle a toujours voulu raconter des histoires. Petite, elle lisait peu mais inventait des histoires pour elle-même, dans sa chambre, la plupart du temps avec ses poupées dont elle coupait la tête pour en faire des marionnettes à doigts. Avec ses frères, elle regardait à la télévision, le vendredi soir, les matches d'improvisation. En classe de CM2, elle organisait dans la cour de récréation des concours d'improvisation, éprouvant là ses premières émotions théâtrales. Même si elle ne savait pas bien quelle réalité cela recouvrait, elle savait désormais qu'elle voulait faire du théâtre ; cependant, elle

n'en parlait pas et ne l'envisageait pas encore sérieusement car cela ne semblait pas être un vrai métier.

Lorsqu'elle avait 15 ans, son père avait monté un atelier théâtre et elle assistait à toutes les répétitions. À l'approche de la représentation, l'une des comédiennes tomba malade ; il fallait la remplacer au pied levé, le père de Vladia désigna sa fille, sachant qu'elle connaissait la pièce et probablement les textes. Elle joua donc le rôle d'une religieuse. Ironie du sort, quasiment dans la même période, elle joua le rôle d'une prostituée avec le club théâtre du lycée !

Plusieurs personnes vont avoir un rôle important dans son parcours. La première est une enseignante de français, au collège, qui l'a incitée à lire. Il y a eu là un véritable déclic, la découverte de ce qui est devenu une passion. La deuxième personne est la conseillère d'orientation du CIO rencontrée l'année du bac pour

Vladia Merlet,
s.l.n.d. © Julie
Reggiani



évoquer son orientation scolaire. Avec elle, elle parle de choses et d'autres mais pas de théâtre. À l'issue d'une heure entière d'entretien, la conseillère lui dit : « *J'ai quelque chose pour vous* » et elle lui propose une classe d'arts du spectacle qui venait d'ouvrir à Bordeaux. Cette conseillère a su poser les mots et révéler Vladia à elle-même.

Elle passe les auditions en jouant *Huis-clos* de Sartre et rédige une lettre de motivation. Elle est admise au Deug théâtre cinéma et au Deust professionnalisant. La formation était organisée principalement sous forme de stages animés par des comédiens et metteurs en scène. Comme elle s'y ennuyait, elle a cessé d'y aller régulièrement, c'est ainsi qu'elle a raté Georges Bigot¹. L'année suivante, elle fait le stage. Comme il y avait un décalage avec les autres, par son manque d'assiduité l'année précédente, elle reste à distance. Mais Georges Bigot, exigeant, ne cède pas et la fait participer activement. Ce sera le début d'une longue amitié, Georges Bigot étant un personnage-clé dans le parcours de Vladia. Elle va collaborer avec lui pour monter une pièce dans le cadre du festival de Blaye, qui sera jouée à Montpellier, à Stuttgart et au théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine.

En 1995 et 1997, elle donne naissance à sa fille et son fils. Cette maternité assumée, à laquelle elle s'est consacrée, a engendré une rupture avec la profession. Elle

reprend en 2000 grâce à un couple qui créait sa propre compagnie et montait *Électre* de Sophocle. Avec eux, elle part un mois en Syrie, dans une troupe comportant pas moins de douze nationalités, la tournée s'est ensuite poursuivie en France. Elle se pose alors une question existentielle : puis-je raisonnablement continuer le théâtre ? La réponse, c'est Georges Bigot qui la lui procure en lui téléphonant pour la solliciter. Elle va alors travailler comme comédienne avec une compagnie de Mérignac jusqu'à ce que le père de ses enfants soit muté en Lot-et-Garonne, à Villeneuve-sur-Lot.

Ce déplacement géographique va permettre un tremplin. Elle y



Photographie
du spectacle
CAFI.
© Fabrice
Lépissier

¹ Georges Bigot a été comédien dans la troupe d'Ariane Mnouchkine, le théâtre du Soleil, à la Cartouche-rie de 1981 à 1992. Il a joué dans de nombreuses pièces, en a mis en scène un certain nombre, a dirigé des stages de théâtre à l'étranger, a enseigné la pratique de l'acteur à l'université de Bordeaux de 1993 à 2001 où il a rencontré les comédiens qui formeront plus tard le Petit théâtre de pain. Il a aussi dirigé le festival de théâtre Les chantiers de Blaye de 1996 à 2001.

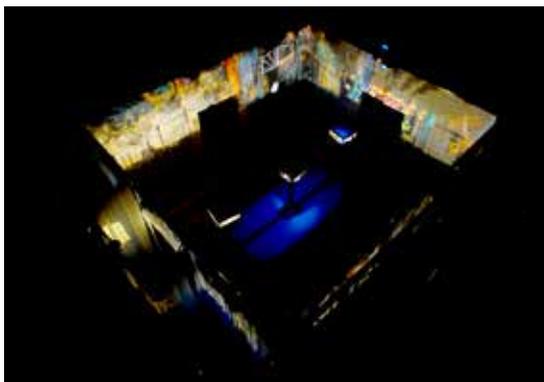


Photo de la structure
théâtrale de la pièce *Koré*.
© Fabrice Lépiessier

découvre le Cafï de Sainte-Livrade-sur-Lot où vit « mémé Boc », la mère d'un oncle par alliance. Une onde de choc traverse la porte ouverte de l'intimité et donne envie à Vladia d'écrire cette histoire et de la jouer à un jour. Jusque-là, elle avait joué, maintenant elle va écrire. Grâce au témoignage, pas évident au départ, de mémé Boc (Mme Boccheciampe), à l'exposition sur le cinquantenaire du rapatriement, au travail de la sociologue Pôleth Wadbled, elle entreprend le travail d'écriture en 2009-2010. Elle appelle Georges Bigot, qui se trouvait alors, par une pure coïncidence au Cambodge et qui accepte de mettre en scène le texte. Les décors sont simples : une malle pour représenter l'exil, la tôle ondulée et le mât central qui sont les premiers souvenirs évoqués par les anciens du Cafï. La pièce, intitulée simplement *CAFI*, est donnée par la compagnie Par les temps qui courent, basée à Périgueux et représentée par Frédéric Larroussarie qui joue dans la pièce le rôle du génie très coloré, élément kitsch vietnamien qui crée une dualité dans le spectacle entre le camp qui ne comportait pas de couleurs et le Vietnam qui est très coloré. La première est donnée au théâtre Georges Leygues à Villeneuve-sur-Lot.

D'ailleurs, chaque première des pièces jouées ou créées par Vladia est réservée au département de Lot-et-Garonne où Vladia trouve un terrain sociologique intéressant, riche de son histoire et de sa tradition de terre d'accueil. Selon elle, il y a des relais qu'on ne trouve pas ailleurs et

c'est là qu'elle a souhaité fonder sa propre compagnie en 2013, Le bruit des ombres. Entre temps, elle a rencontré celui qui est devenu son compagnon de vie, David Cabiac, co-fondateur de la compagnie, qui a toujours un rôle important sur le plan musical surtout et sur les éclairages dans les pièces montées par la compagnie. *CAFI* a été jouée de nombreuses fois jusqu'en 2022, notamment hors Lot-et-Garonne mais surtout, comme le désirait Vladia, au Cafï, en 2016, devant les mamies du camp, pour commémorer les soixante ans du rapatriement. Le texte a été travaillé dans des classes de collège et de lycée avec des enseignantes, Vladia animant à l'année des ateliers dans les établissements scolaires. La centième, et finalement dernière représentation, a eu lieu en 2022 au théâtre du Soleil à Paris devant Ariane Mnouchkine, enthousiaste. Ainsi, vingt-cinq ans après y avoir joué, Vladia « bouclait la boucle » de l'aventure folle de la Cartoucherie et du Cafï avec une grande émotion. Et comme cette dernière a été tout simplement magique, permettant d'atteindre un summum, elle sonnait comme un clap final. *CAFI* ne sera plus jouée. En outre, pour Vladia, il y a aussi

² Centre d'accueil des Français d'Indochine qui y ont été rapatriés en 1956, soit deux ans après la fin de la guerre d'Indochine.

CAFI de Vladia Merlet, mise en scène Georges Bigot. Teaser de la Compagnie *Le bruit des ombres*. 2,54 min



la pièce de Mohamed Rouabhi, *Jérémy Fisher*, sur la différence et la tolérance, qu'elle a jouée plus de quatre-vingt fois ; mais aussi la pièce *L'heure pâle*, dont l'écriture a été commandée à Sylvain Levey, dont elle a effectué la mise en scène, sur le rapport de l'être humain à la technique. *Simon la gadouille*, mise en scène par Vladia et David, traite de l'amitié brisée entre deux camarades qui avaient juré de rester amis pour toujours. La dernière création de 2022, *Koré*, est une ré-écriture par Vladia du mythe de Perséphone, mise en scène par elle-même, dont la première a été jouée à l'espace d'Albret de Nérac. Trente-cinq représentations ont été données dans la première moitié de l'année, et quarante-trois sont programmées pour la saison 2022-2023. Les décors permettent des va-et-vient, des moments de passage et de transition, et la pièce peut être jouée dans n'importe quel lieu. C'est l'idée du théâtre immersif où les comédiens évoluent au milieu du public au point que le spectateur devient presque co-acteur, ou en tout cas témoin privilégié.

La compagnie *Le bruit des ombres*, c'est aussi la participation à un projet, en 2018, dans le cadre de la politique de la ville, en réponse à une demande du conseil citoyen de Villeneuve-sur-Lot pour aller à la rencontre des habitants d'un quartier prioritaire. La visée du projet intitulé *Clichés* était de réaliser une transcription artistique à partir de témoignages des habitants du quartier sur leur cadre de vie en général afin de déconstruire des préjugés. Les habitants ont joué le jeu, des clichés photographiques et des écritures de saynètes ont été réalisés, et ils sont venus en voir la restitution au théâtre de Villeneuve.

Vladia Merlet a profité de la période difficile du Covid pour faire un master 2 mise en scène et dramaturgie (elle a obtenu la mention très bien), et a signé un compagnonnage de deux ans avec le théâtre d'Agen. Elle est bien ancrée dans ce territoire où elle déploie son talent et son engagement à la fois artistique et citoyen.

Vladia Merlet au Cafï de Sainte-Livrade-sur-Lot, s.d. © Yvan Philmer



Anne-Marie Frias, l'enfance de l'art ou l'art de l'enfance

Elle est née en Lot-et-Garonne et y a toujours vécu.

Son père est né à Barcelone. Après les aléas des guerres (fuite vers la France, internement dans des camps), il s'établit en Lot-et-Garonne, à Casseneuil, avec sa mère et ses deux frères.

Sa mère est née dans un village d'Aragon. En 1949, elle traverse clandestinement les Pyrénées avec son frère et sa sœur pour rejoindre leur père à Villeneuve-sur-Lot. Cette épopée reste pour eux une expérience traumatisante.

Anne-Marie est née en 1953 à Villeneuve-sur-Lot dans une petite rue, la première enfant de cette famille d'émigrés. Bien que de culture modeste et populaire, ses parents,

ouverts à la culture et amateurs de danse, lui ont offert des cours de danse et de piano.

À peine entrée à l'école maternelle, Anne-Marie voulait être « maîtresse ». Après un parcours scolaire acceptable, élève appliquée et timide, elle a passé le concours pour devenir institutrice puis a enseigné en maternelle et primaire pendant dix ans privilégiant toujours toute forme d'activité artistique.

Sa première grande révélation fut l'expression corporelle à l'École normale grâce à son professeur d'éducation physique et sportive, Mayane Got. Une première rencontre décisive pour elle.



Anne-Marie Frias dans les locaux de La cabane à Villeneuve-sur-Lot, janvier 2023.
© SL



Grâce à cette enseignante, elle a découvert et emprunté un chemin qu'elle n'imaginait pas du tout. Elle a pris des cours de danse, le soir, avec cette enseignante qui proposait de l'improvisation en expression corporelle et la danse contemporaine devient sa passion, symbole de sa liberté d'expression. Par la création en 1976 de l'association Danse et expression, au centre culturel de Villeneuve-sur-Lot, la toute première en Lot-et-Garonne, elle se trouve comme une nouvelle famille où elle enseigne ce qu'elle aime. Aujourd'hui encore, la danse reste une activité, sans doute plus ponctuelle, puisqu'elle donne des petits spectacles dans les maisons de retraite et fait danser les résidents.

Au foyer des jeunes de Penne-d'Agenais, avec Jean Marie Balou (sa deuxième rencontre décisive), elle crée une troupe de rue (Les Brocolis).

Elle s'inscrit ensuite à l'atelier théâtre du centre culturel animé par Jean France (troisième rencontre importante). Puis c'est la création de la compagnie Théâtrebulle qui, chaque année, donnait un spectacle de Noël pour jeune public.

Elle s'investit à la Fédération des œuvres laïques en tant que déléguée culturelle, puis comme professeur de danse et d'expression dans l'école de Francine Vandenhautte à Agen, et anime des ateliers de théâtre dans des associations et des écoles. Pour consacrer plus de temps à sa passion, elle demande un mi-temps d'enseignante et pose des congés pour convenances personnelles. 1981 arrive comme une année pleine d'espoir et d'utopie, elle permet la création, avec deux de ses complices, de la Compagnie Théâtre Terrain Vague. Arrive alors le grand saut pro-

fessionnel car elle quitte la famille éducative pour rejoindre la famille de la scène. En effet, elle démissionne de l'Éducation nationale pour devenir intermittente du spectacle, un choix qui n'a pas été bien compris par sa propre famille et ses amis.

Un jour, Françoise Vassal, alors conservatrice de la bibliothèque de Villeneuve-sur-Lot lui propose de faire des lectures. C'est une nouvelle aventure. Elle est « ravie » par le conte. Elle rencontre des conteurs, puis commence à sillonner le département dans les écoles, crèches, bibliothèques, associations pour raconter. Elle retrouve la complicité avec les enfants de son premier métier.

L'aventure avec le Théâtre Terrain Vague dure trente ans, marquée à ses débuts par la mise en place du festival Théâtre en octobre qui dura dix ans, et de nombreuses tournées en Avignon et ailleurs en France. Après une interruption de deux ans, la compagnie reprend la création et intègre en 2000 son lieu d'activité, au lieu-dit Paga, à Villeneuve-sur-Lot. La transformation du hangar en théâtre représente quinze années de vie collective, de créations, de soirées mémorables où se forme une vraie famille. En 2015, la compagnie se sépare. Anne-Marie poursuit alors son chemin de conteuse et de clown.

Arrive l'heure officielle de la retraite ! Un jour, elle s'était dit qu'à ce moment-là, elle ouvrirait un tout petit coin pour poser ses albums jeunesse (une bibliothèque entière), lire,



Façade de La cabane, rue des Girondins à Villeneuve-sur-Lot. © SL

conter et offrir à toutes et tous la chance de découvrir cet univers qui l'a accompagnée toute sa vie.

En 2017, après une lecture à la librairie Livresse à

Villeneuve, elle découvre un ancien magasin à vendre juste à côté. Même si c'est un peu grand pour son rêve, elle décide de l'acheter avec une amie.

En janvier 2018, un chantier collectif et amical est organisé pour peindre et aménager le local auquel elle choisit de donner le nom de La Cabane, en référence à ce coin de rêverie quand on est enfant où l'imaginaire peut être roi. Aux vacances scolaires de février 2018, ses amies artistes l'aident bénévolement à monter un programme d'ateliers artistiques. Elles proposent des moments créatifs pour parents et enfants. Le succès est au rendez-vous. Elle crée dans la foulée l'association Heures vagabondes qui permet la gestion du lieu. Tout s'enchaîne très vite : ateliers pour adultes, spectacles, rencontres d'auteurs, résidences, expositions.

Elle recrée une famille d'intérêts communs au cours des deux années qui suivent avec tout le plaisir de partager sa passion pour la création, l'expression artistique, la lecture, la poésie, le théâtre, mais aussi pour l'enfance et le vivre-ensemble. Que du bonheur ! Jusqu'à l'année 2020 où le Covid paralyse beaucoup d'activités. La Cabane reste ouverte, pour soutenir les familles, même si la fréquentation est moindre. Au regard de ces activités créant du lien social entre les habitants, la Caf avance que la cabane peut

prétendre à devenir Espace de vie sociale. L'agrément obtenu, l'association peut ainsi avoir les moyens d'embaucher une salariée. C'est inattendu et c'est un nouveau défi, celui de participer à la vie culturelle de l'endroit où elle est née en offrant la possibilité d'expérimenter la création et l'expression artistique sous toutes ses formes.

La dernière aventure en date prend la direction de Laroque-Timbaut où elle découvre Zabo et sa Boîte à laver (*lire pages 37 à 39*). Sous cette impulsion, Anne-Marie va reprendre des lectures sur les marchés du département pour ne pas sombrer dans la morosité ou l'accablement et dire que la culture est « nécessaire » (on est en plein Covid) ! Elle est alors sollicitée pour jouer dans la pièce *J'ai rêvé la Révolution* de Catherine Anne, sur les derniers jours d'Olympe de Gouges en prison : un rôle de femme du peuple partagée entre son fils soldat et cette femme qui a écrit *La Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* en 1793, un rôle qui la comble, porteur de sens et de force, et la propulse de nouveau sur scène et sur les routes (tournée à Paris et Bruxelles) après dix ans d'interruption !

Aujourd'hui, Anne-Marie Frias conjugue ses deux parcours de comédienne et de bénévole à la Cabane, restant ouverte à d'autres défis et projets. Elle continue, de par son statut et ses structures porteuses, à soutenir des initiatives et des projets théâtraux pour aider de nouvelles personnes à se lancer dans l'aventure. Elle rêve même de rendre la cabane itinérante pour des propositions culturelles dans les petits villages ; le camion est déjà acquis, reste à organiser les choses et prendre les contacts. De beaux projets en perspective !

Françoise Danell, le théâtre comme anti-déprime

Françoise Danell est née en région parisienne, en 1941, et elle est agenaise depuis le début des années 1990. Son nom est associé à celui de Pierre Debauche, son compagnon, et au théâtre du Jour. La page de toute une vie remplie de jeu et d'amour a commencé à se tourner en décembre 2017 avec le décès de son mari Pierre Debauche, puis en juillet 2022 avec la fermeture de l'école et du théâtre du Jour. Alors que le théâtre, c'est la vie qui éclate, la fin de l'aventure comporte des relents de tristesse sinon de nostalgie. Pourtant, comme elle le disait si bien, « *Quand on a des projets artistiques, quels qu'ils soient, on ne peut être déprimé ou succomber à la violence* ». Mais quand on a encore des envies artistiques, comme c'était le cas pour elle, les projets ne sont pas toujours possibles. La preuve avec ce clap de fin !

Françoise Danell-Debauche, avec son mari, a su éveiller des vocations théâtrales dans cette ville d'Agen où ils étaient venus s'installer en 1994 pour fonder ce théâtre et cette école de théâtre reconnue par le ministère de la Culture jusqu'à ce que le nerf de la guerre s'impose. Pour beaucoup de personnes du monde artistique, ou simplement cultivées, le théâtre du Jour reste une référence. Françoise Danell a été saisie par le théâtre lorsque, enfant, elle a

vu jouer *La dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas. Elle réalise que, sur une scène de théâtre, on peut mourir mais être de nouveau bien vivant à la fin du spectacle, quand le rideau se lève sur les comédiens. C'est fascinant ! À l'âge de 18 ans, elle était déjà sur scène, dans une pièce de Victorien Sardou, *Madame Sans-gêne*, mise en scène par Pasquali. C'est le début d'une longue carrière puisqu'elle a joué au moins jusqu'en 2015 et dans cinquante-sept pièces différentes.



Portrait de Françoise Danell, s.d. © radio Espoir FM



Françoise Danell sur scène avec Pierre Debauche et Robert Angebaud, s.l.n.d. © Le Petit journal

C'est à partir de 1970, avec une pièce de Boulgakov, *La fuite*, qu'on la voit travailler officiellement avec Pierre Debauche, qui en avait fait la mise en scène et qui deviendra son compagnon de vie. La grande majorité des pièces qu'elle joue ensuite sont mises en scène par Debauche. On est dans un Nanterre



Finale du festival
du Théâtre du
Jour, Agen, s.d.
© Le Petit bleu



Pinocchio à Hugo.
Mise en scène
Françoise Danell.
Représentation
du 11 au 20
décembre 2015.
1 h 21

en pleine ébullition, Pierre Debauche a fondé le théâtre des Amandiers en 1965, puis dans la foulée, le Centre dramatique national de la ville de Nanterre. Il n'y a pas que la ville en ébullition, mais aussi la culture qui souhaite s'affirmer, dans ce contexte au goût révolutionnaire. On imagine que Françoise Danell a suivi Pierre Debauche à Limoges en 1984 où il dirige le centre dramatique national du Limousin et crée le festival des francophonies. De Limoges à Rennes, ils arrivent à Agen en 1994.

Françoise Danell, comme les élèves du théâtre-école d'Aquitaine qu'elle présidait jusqu'à sa dissolution, a de multiples cordes à son arc. Elle est non seulement comédienne mais aussi auteure, metteuse en scène, formatrice. Elle a écrit trois pièces, dont *Louise Michel, l'amour en général...* qui a été mise en scène par Debauche. Elle a aussi fait de la mise en scène pour au moins onze pièces, une en 1988 et toutes les autres après 2000, à chaque fois de grands auteurs classiques comme Molière, Marivaux, Beaumarchais, de Musset, Shakespeare, Goldoni, etc. Elle est la chorégraphe de deux pièces de Marivaux mises en scène

par Pierre Debauche, la costumière de trois pièces pour lesquelles elle a aussi participé à la scénographie, et une autre pour laquelle elle a conçu les masques (*Le château des cœurs*, de Flaubert) et elle était à la conception de deux pièces : *Les ailes du vent*, en 1987, et *Colette, une ingénue libertine*, en 2022. Il s'agit dans ce dernier cas d'une présentation de textes de Colette lus par Françoise Danell.

On peut dire que Françoise Danell a su transmettre cette passion du théâtre qu'elle a, chevillée au corps, et que le bilan de son investissement est très positif : 470 élèves se sont succédé à l'école-théâtre d'Aquitaine, rue Paulin Régnier à Agen ; 560 spectacles créés avec Pierre Debauche et les élèves de l'école ; 6 534 représentations données au théâtre du Jour et ailleurs, notamment au festival de théâtre qui se déroulait l'été dans la cour du collège Joseph-Chaumié, à Agen, et où les spectateurs se sentaient intégrés à la famille du théâtre, à la famille de la compagnie Debauche et où les fidèles avaient plaisir à croiser le trio Debauche, Danell, Angebaud, et parfois le fidèle compagnon à quatre pattes de Françoise Danell.

Angélique Spiliopoulos, digne héritière de Terpsichore*

Angélique Spiliopoulos a tout juste 22 ans et elle est déjà propulsée sur les scènes internationales de la danse. Les années passées à Agen, au collège Chaumié et au lycée Palissy pour ses études, ont été déterminantes.

Ses racines ne sont pas seulement grecques, mais également lot-et-garonnaises, du côté de Blaymont ; Angélique est née et a passé son enfance, le début de l'adolescence aussi, à Athènes. Elle a appris la danse dans une petite école de quartier. D'abord du classique, puis un peu de danse caractère et moderne et des cours de jazz hip hop. Elle n'est restée à l'école de l'opéra d'Athènes qu'une année car la famille est repartie vivre en Lot-et-Garonne.

Elle poursuit son initiation à la danse au conservatoire d'Agen. Elle y fait la rencontre de Barbara Schwartz, professeure de danse classique qui va la coacher. L'enseignante a en effet repéré une pépite. Elle va donc donner à Angélique les clés et les conseils nécessaires pour grandir dans la danse et la prépare au concours d'entrée au conservatoire à rayonnement régional de Paris. Dans le même temps, Angélique découvre la danse contemporaine avec Évelyne Duber-

nard, enseignante au conservatoire d'Agen. Elle intègre le conservatoire de Paris tout en terminant son cursus lycéen et c'est au moment de choisir une orientation post-bac qu'elle décide consciemment d'en faire son métier. Elle est admise à l'école Ballet Junior de Genève pour une formation professionnelle de trois ans qui lui permet de toucher à un répertoire très large et d'être directement en contact avec des chorégraphes.

Aujourd'hui, Angélique est installée près de Genève mais aime toujours revenir aux sources en Lot-et-Garonne. Elle est intermittente du spectacle et travaille à la fois pour une compagnie, la Beaver Dam compagnie, et en freelance pour créer. Un véritable retour aux sources s'est produit en juin 2022 quand leur spectacle a été programmé lors du festival d'Epidaure, en Grèce, l'un des plus anciens festivals européens. Le symbole était fort : elle revenait dans son pays pour y partager son art, renouant avec une partie de sa vie, l'émotion était au rendez-vous.

Puis, Paris tout le mois de janvier 2023, Tel-Aviv à la fin du printemps et d'autres destinations encore à venir dans ce tout début de carrière internationale.

* dans la mythologie grecque, Terpsichore est la muse de la danse.

Spectacle de la Beaver Dam compagnie, s.l.n.d.
© Droits réservés



Angélique Spiliopoulos, s.l.n.d.
© Droits réservés



Candice Pascal, la danseuse des stars

Danseuse vedette de l'émission de télévision « Danse avec les Stars » depuis 2011 après avoir parcouru les plus grandes scènes du monde, la lot-et-garonnaise Candice Pascal vit depuis plusieurs années, pour des raisons professionnelles, loin de sa ville natale (Agen) dans laquelle elle essaie toutefois de revenir le plus possible. À l'aube d'une nouvelle aventure professionnelle dans la capitale, elle n'oublie pas ses racines gasconnes ayant forgé son caractère d'aventurière prête à relever tous les défis. « *Je ne rentre en Lot-et-Garonne que pour les fêtes de famille mais j'essaie, depuis l'an dernier, de revenir plus*

souvent et de participer à des projets avec la ville d'Agen. J'y consacre de plus en plus de temps mais il est professionnellement compliqué pour moi de venir me ressourcer aussi souvent que je le souhaiterais », explique la danseuse qui se lance dans une autre de ses passions : la comédie.

C'est en effet sur les planches des théâtres du département que Candice Pascal a fait ses premiers pas sur scène à l'âge de 6 ans quand son père, Christian, s'occupait du dansérium d'Agen ! Loin d'imaginer qu'elle deviendrait plus tard une grande danseuse professionnelle, Candice Pascal a donc



Candice Pascal et Gérémy Crédeville lors de Danse avec les stars 2021. TF1

d'abord découvert la passion de la scène au sein d'une troupe de théâtre qui se produisait dans le Lot-et-Garonne.

Se mettant rapidement à la danse, dans le sillage de son papa, c'est lors d'une rencontre avec le coach Victor Kanevsky, alors qu'elle avait obtenu son baccalauréat au lycée Saint-Caprais, que sa carrière bascule vers le monde pro. Partie pour New-York, où elle donne des cours de danse sportive, la lot-et-garonnaise s'envole ensuite pour Hong-Kong avant de revenir en France et de s'installer dans la capitale. *« J'aime relever les défis ! Le premier était de me lancer dans la danse professionnelle et dans la compétition alors que j'avais démarré mon apprentissage après les autres... maintenant, je me lance dans une nouvelle aventure en revenant vers ma première passion : le théâtre et la comédie. »*

Dans un milieu professionnel restant, malgré l'image qu'on peut s'en faire, très masculin, Candice Pascal a donc appris à repousser ses limites et à déjouer les préjugés. *« J'ai toujours été indépendante et je ne dois rien à personne ! Étant partie seule à l'étranger dans un monde de compétition, j'ai su qu'il fallait toujours se battre pour réaliser ses rêves. Parfois on me disait que ce n'était pas la peine de monter tel ou tel projet, que je n'y arriverai pas, mais c'est justement ce qui me motivait pour*



© Éric Fougère

y parvenir. Je suis une battante, j'aime les défis et aucun chemin n'est facile quand on est artiste. » S'appuyant sur certaines valeurs acquises dans sa terre natale lot-et-garonnaise, en guise d'héritage de l'esprit rugby du Sud-Ouest, Candice Pascal continue son petit bout de chemin et se lance donc un nouveau défi professionnel, celui de devenir actrice, sans oublier sa ville natale et son département auquel elle reste très attachée.

Alexia Falck et Namayca Bauer, le cirque au féminin

Il est notoire que le cirque est très souvent une affaire de famille. En général, plusieurs membres de la famille ont leur place dans la troupe soit aux manettes administratives ou de la communication, soit dans un numéro de spectacle. Dans ce domaine, le goût et la passion se transmettent de génération en génération. Le cirque Falck est aujourd'hui animé par la quatrième génération. Cependant, même si dix membres de la famille

Falck sont toujours impliqués, le cirque est maintenant connu sous le nom de Nouveau

C'est Henri Bauer, l'arrière-arrière-grand-père de la jeune Namayca qui donne le ton lorsqu'il s'entiche de la fille d'un directeur de cirque et rejoint, par son union matrimoniale, la troupe. Le cirque s'est installé en plusieurs lieux de Lot-et-Garonne mais c'est par l'union de l'un des neuf petits-enfants, Antoine, avec Rose Alvès Girard, dont les parents étaient agriculteurs à Varès, qu'il trouve sa résidence d'hiver en ce lieu. Antoine, connu sous le pseudonyme Anthonson, est dresseur de lions. Il se produit avec l'un de ses fils, Thomas junior, dit Kid ou Kidou, dresseur de fauves avéré qui épouse Lina Van Gool, jeune trapéziste suisse et s'implique alors dans le cirque de son beau-père, mais il revient fréquemment à Varès où le climat est plus clément. Ils ont trois filles : Namayca, née en 1994, Gipsy, née en 1998 et Johanna, née en 2002. En 1999, c'est la première représentation, à Tonneins, du cirque Bauer reconstitué par Kid Bauer et son frère Gilbert, alias Yeuk. La jeune Namayca aime les animaux et débute sur la piste avec des animaux de ferme, puis avec des lions. Sélectionnée avec son père pour le festival international du cirque de Monte Carlo en 2013, elle concourt dans la catégorie jeunes artistes et remporte le Junior d'argent. C'est le début de la reconnaissance de son talent de dresseuse de fauves professionnelle. Elle a été programmée pour le 25^e festival international du cirque de Massy avec ses dix lions, dont un blanc. Sa famille, c'est le cirque, et sa passion, les animaux.

Affiche publicitaire du cirque Falck, s.l.n.d. © Droits réservés



Cirque Falck avant une représentation à Toulouse, 2019. © Droits réservés

de Massy avec ses dix lions, dont un blanc. Sa famille, c'est le cirque, et sa passion, les animaux. Depuis plusieurs décennies, ce cirque a établi ses quartiers d'hiver sur la commune de Casteljaloux et ce sont Élixa et Alexia Falck qui sont chargées de la communication quand cette dernière n'est pas dans les airs pour un numéro de spécialité, le trapèze.

La famille Bauer est une très ancienne famille de cirque reconnue comme telle dès la fin du XIX^e siècle.

Namayca Bauer et ses fauves, 2014. © Festival international de cirque de Domont

Photo du cirque Bauer-Triumph, s.l.n.d.
© Droits réservés



Cependant, cette passion est mise à mal car les nouvelles orientations gouvernementales ont déjà pour conséquences de fragiliser l'activité circassienne. En effet, depuis l'automne 2021, nombre de municipalités imposent des arrêtés

visant à interdire les spectacles de cirque avec animaux sauvages, ce qui entraîne des annulations de spectacles dans les tournées. À terme, la loi prévoit que les cirques ne possèdent plus de ménagerie ni de spectacles d'animaux sauvages (d'ici 2028). Après l'épreuve de la pandémie, celle de la loi va amener les cirques à revoir leur fonctionnement et, pour le coup, Namayca à revoir son numéro...

Et les écoles...

Outre l'école de cirque de Miramont-de-Guyenne, Trois Huit Circus, et celle de Villeneuve-sur-Lot, Philancirque, il est à noter que trois autres écoles ont vu le jour ces dernières années à l'initiative de femmes et animées par des femmes.

Ainsi Cristelle de la Iglesia, animatrice de jeunes enfants, comédienne amateur et enseignante du cirque, a-t-elle pu former nombre de petits agenais dans les écoles et collèges par le biais de l'association Cirk'n Co basée à Boé depuis une quarantaine d'années, dès le milieu des années 2000. Elle a formalisé son investissement en créant en 2012 l'association Un brin de cirque et a souhaité toucher le jeune public du Fumélois. C'est pourquoi elle a structuré son activité, notamment en s'adjoignant l'aide d'un jongleur professionnel de grande renommée. Les cours sont dispensés dans les locaux de Convergences. En 2018, c'est l'association-école Un air de cirque qui a été créée à Lavardac par Coline Lendormy associée à Romain Labadie. L'enseignement de la jonglerie, de la boule, du fil, des portées et acrobaties s'adresse aux enfants de 4 à 14 ans. Originaire de Lot-et-Garonne, Coline Lendormy s'est découvert cette passion du cirque à l'adolescence et a très vite intégré une troupe de cirque avec laquelle elle a participé à de nombreux festivals. En outre, elle a été formée dans plusieurs écoles pour se spécialiser dans les portées acrobatiques et les équilibres sur main ou fil.

À Pont-du-Casse, d'autres femmes mettent leur talent au service de la promotion de cet art. Guylaine Gui et Gaëlle Rivière y ont en effet créé en 2016 une école du cirque. On y enseigne surtout l'art du jonglage et le jeu de clown, au-delà des apprentissages, il s'agit de créer des spectacles.

Isabelle Cottenceau, exploratrice des sociétés et du genre humain

Isabelle Cottenceau n'a pas l'habitude d'être interviewée. En général, c'est elle qui pose les questions derrière le micro ou la caméra : c'est son métier, elle est cinéaste, réalisatrice. Elle a plusieurs cordes à son arc et elle a progressivement fait son chemin, son trou dans le milieu, en « montant à Paris ».

C'est à Agen, où elle est née en 1970, qu'elle a passé toutes ses plus jeunes années. Elle obtient, en 1988, un baccalauréat série B (sciences économiques et sociales, à l'époque). Avec ses parents et sa sœur, elle habite Agen, dans la maison du grand-père paternel. Elle a un « *grand-père des villes et un grand-père des champs* » puisque de l'autre côté, le grand-père est apiculteur dans le secteur de Sainte-Livrade-sur-Lot. Isabelle Cottenceau tient à ses origines dont elle est pétrie.

Sa mère, Denise, née à Sainte-Livrade à la fin des années 1930 incarne une belle réussite qui force l'admiration de la fille : à l'heure où les femmes sont encore peu présentes dans le domaine scientifique, elle obtient l'équivalent du Capes de physique-chimie et mène une belle carrière d'enseignante. Isabelle Cottenceau insiste sur le fait que sa maman était une grande travailleuse. Le père de la cinéaste était lui aussi enseignant au lycée Palissy, dans la langue de Shakespeare. Cinéphile, il organisait



Isabelle Cottenceau derrière une caméra Bolex 16 mm, s.l.n.d. © I. Cottenceau

des stages de cinéma au lycée. Le couple Denise - Maurice Cottenceau fait partie des initiateurs du cinéma et de son association les Montreurs d'images, autrefois installé au centre culturel d'Agen. À l'instar d'Obélix, tombé dans la marmite de potion magique quand il était petit, Isabelle Cottenceau est tombée dans celle du cinéma et de la culture dès son plus jeune âge, se définissant comme une littéraire toujours attirée par l'image et le désir de création.

Son bac en poche, elle part à Bordeaux pour étudier les lettres en hypokhâgne et à la faculté des lettres. Elle concilie ses passions pour la légende arthurienne et pour le cinéma en écrivant un mémoire de DEA (Diplôme d'études approfondies) assez conséquent sur le film *Excalibur*, de John Bornman. Tout en envisageant une thèse sur Cocteau, elle part à Paris en 1994



Isabelle
Cotteuceau,
s.l.n.d.
© I. Cotteuceau

et s'inscrit à la Sorbonne pour préparer l'agrégation de lettres. Mais elle décide, finalement, de ne pas embrasser la même carrière que ses parents et s'investit comme rédactrice dans des journaux puis dans des revues de cinéma. C'est un premier pied dans le milieu, elle travaille ensuite pour la télévision et sur des sujets de cinéma.

Le résultat, c'est une bonne vingtaine de films artistiques mais surtout documentaires. Ce sont d'abord des émissions de télévision (*Projection privée* sur M6, *Cinéma Étoiles* sur France3, *Kinorama* sur Arte, *Vie privée-vie publique*, émission de Mireille Dumas sur France3, *Zone interdite* sur M6, *Grands reportages* et *Reportages découvertes* sur TF1) qui lui permettent de traiter de sujets de société qui l'intéressent mais pas uniquement. Elle traite des sujets sociétaux et s'immerge dans ce qui fait la vie des gens pour, grâce à ce compagnonnage, reconstruire des parcours de vie. Autrement dit, elle travaille sur l'humain ou l'histoire humaine. À plusieurs reprises, elle travaille sur ce qui semble être ses sujets de prédilection : les femmes, l'enfance. Reconnue dans son domaine, elle enseigne pendant un temps l'écriture du documentaire dans des écoles de journalisme.

Elle réalise donc des documentaires sur les femmes à la rue, sur leur émancipation (*Sous les pavés, la jupe*), sur la violence, sur la différence (*Éloge de la laideur*), sur les SDF à Paris (*Les zouaves du pont de l'Alma*), sur la vieillesse et la perte d'autonomie (*Dernier voyage*), sur les enfants en difficultés (*Autisme : le scandale des enfants oubliés*, *Brigade des mineurs : au secours des enfants*

en danger mais aussi *Angleterre : le royaume des enfants perdus*), sur les animaux volés en Lot-et-Garonne, sur la revitalisation des villages (*Leur combat : sauver des villages* dans lequel est présenté tout le travail de l'élue départementale et municipale lot-et-garonnaise, Sophie Gargowitsch, pour redynamiser son village de Blanquefort-sur-Briolance). Elle a aussi travaillé sur et avec Gaby Aghion, femme pionnière dans la mode, ayant lancé Karl Lagerfeld ; Hélène Le Gal, ancienne ambassadrice de France en Israël ; avec des enseignants ; mais aussi avec Valérie Lang, comédienne décédée prématurément. S'il était encore besoin de convaincre du talent et de la sagacité d'Isabelle Cotteuceau, il faudrait dire qu'elle a été à l'origine, involontairement, d'un film grand écran à succès (vingt millions d'entrées) : c'est en 2003 qu'elle réalise le film *À la vie à la mort* qui retrace l'histoire de Philippe Pozzo di Borgo tétraplégique et de son aidant Abdel Sellou. Lorsqu'Éric Tolédano et Olivier Nakache verront ce documentaire, cela leur donnera l'idée de réaliser *Intouchables*.

Quand elle revient en Lot-et-Garonne, elle s'impose deux « passages obligés » : le cinéma Montreurs d'images, maintenant dénommé Studio Ferry et la librairie Martin-Delbert, qui sont pour elle les deux poumons culturels de la ville, l'école de théâtre de Pierre Debauche ayant fermé ses portes.

Margaux Mémmain, ou l'art de trouver la bonne ambiance



Margaux Mémmain dans son atelier de Penne-d'Agenais. © Dép 47 - Xavier Chambelland

Régulièrement, Margaux Mémmain a son nom à l'affiche. Elle n'est pourtant pas actrice, ni comédienne. Elle est cheffe décoratrice pour le cinéma. C'est à Penne d'Agenais que la jeune femme de 36 ans a posé ses valises en 2012. Mais avant, elle a un peu bourlingué. Elle bourlingue toujours d'ailleurs en fonction des lieux de tournage...

Margaux a toujours voulu travailler « dans l'art, dans le manuel, dans la mode ». Il faut dire qu'elle a baigné dans cette ambiance très jeune puisque sa mère faisait des dessins et beaucoup de travaux manuels. « Je dessinais aussi énormément », se rappelle-t-elle. Mais, un séjour au Maroc en 2004 va être déterminant. Partie à la rencontre de l'artisanat local, elle s'initie à la peinture décorative sur bois et mobilier. Une « révélation » qui déclenche son parcours de formation. Elle choisit de débiter son cursus dans le bâtiment « pour pouvoir par la suite accéder à une école d'art de peintre en déco ». Elle fait donc, chez elle à Lyon, une formation en peinture en bâtiment jusqu'au brevet professionnel. Ensuite, elle passe dix mois avec les compagnons du devoir en tant que peintre en décor et muraliste. Mais, elle vise plus haut, l'excellence et

s'envole pour Bruxelles et entre à l'institut supérieur de peinture décorative Van der Kelen Logelain. « Cette école est renommée dans le monde entier. » Là, elle touche au trompe-l'œil et aux perspectives. Une fois diplômée, elle a l'opportunité de partir à New York. Elle débute des chantiers « assez prestigieux », confie-t-elle pudiquement. Elle décore notamment des maisons de stars. Au bout de deux ans de glaces, de laques, de fausses matières, et autres techniques rares, elle revient au nid et lance son auto-entreprise en 2012. Elle réalise des chantiers, des décors en peinture, des déco d'intérieurs, fabrique des luminaires... L'année d'après, elle suit une amie peintre sur un chantier en déplacement dans le Lot-et-Garonne. Elle découvre le Moulin de Madame à Villeneuve-sur-Lot (chambres d'hôtes et gîtes en bord du Lot). « J'ai très vite compris que je ne resterais pas à Lyon, mon point de chute. » Alors, elle s'installe à Penne d'Agenais et s'inscrit au Bureau d'accueil de tournage, le BAT 47, pour réaliser des décors pour film. Elle ne savait pas encore que sa carrière allait prendre un nouveau virage.

« On m'a contactée la première fois en 2016 pour le film Diane a les épaules¹ de Fabien Gorgeart. Sur ce projet, j'ai travaillé avec un chef décorateur. J'étais troisième assistante déco, comme pour le film The last duel de Ridley Scott avec Matt Damon et Ben Affleck notamment. J'ai ensuite enchaîné les films. » Concrè-

tement un chef décorateur est appelé par la production ou le réalisateur. Ils échangent sur le scénario. *« C'est comme lire un livre. Quand je lis un scénario, des images apparaissent. Je me fais une idée de la déco, de l'atmosphère... Je propose alors au réalisateur des références artistiques. Cela peut être des choses qui ont déjà été faites ou non. Je m'inspire de films ou de tableaux, d'ambiance qui m'ont plu. Ensuite, nous resserrons l'état, en fonction de ses envies et des moyens financiers qu'il m'alloue. Après, j'ai une équipe déco qui m'aide sur le projet. »* Ce job lui demande beaucoup d'énergie : deux à trois semaines pour un court-métrage, jusqu'à quatre mois pour un long métrage. Son métier l'anime et la passionne. *« J'aime chiner dans les brocantes, les ressourceries... c'est là par exemple que je trouve les accessoires nécessaires à l'ambiance que je veux créer. »* Parfois aussi, elle poste sur son Facebook des petites annonces du type *« Oyé ! Pour un moyen métrage qui se tourne dans le Lot-et-Garonne du 10 au 21 février 2020, nous sommes à la recherche de véhicules en état de marche : une vieille Citroën type ZX ou AX de préférence de couleur claire ; une vieille berline allemande de couleur*

foncée ; un van ou camionnette. Merci pour vos retours ! » C'était pour *Perles*² d'Alexis Hellot.

Sa première expérience en tant que cheffe décoratrice a été pour le court métrage *Les petites mains*³ de Rémi Allier (César du meilleur court métrage), puis *Perles*. Son talent attire les regards et notamment celui de Just Philippot, le réalisateur du long métrage *La Nuée*⁴ (sélectionné à la semaine de la critique à Cannes en 2020 et aux Césars 2022), mais aussi celui de Simon Rieth, réalisateur de *Nos cérémonies* (sélectionné à la semaine de la critique à Cannes en 2022 et dans les salles le 23 avril 2023). Elle avoue que ce métier la maintient *« dans l'adrénaline, la vibration, l'improvisation. »* Et côté adrénaline, elle a été servie, en avril 2022, avec le tournage en direct de *Jour de gloire*⁵ de Jeanne Frenkel et Cosme Castro. *« Être décoratrice pour le métacinéma, c'est Magique ! Il y a beaucoup de pression. L'adrénaline est multipliée et il faut rester très concentrée. On a chorégraphié chaque mouvement avec mon équipe. Le direct ne permet pas les faux raccords. »* Actuellement, elle est ensemblière décoratrice sur le long métrage *Pourquoi tu souris*⁶ réalisé par Christine Paillard et Chad Chenouga avec Emmanuelle Devos, Jean-Pascal Zadi et Raphaël Quenard notamment. Même si elle tourne beaucoup en Lot-et-Garonne, elle reçoit des propositions de tournages un peu partout en France.



↑
Jour de gloire
 (1 h 09),
 film tourné
 à Laroque-
 Timbaut le
 24 avril 2022,
 en direct.



Le 22 avril 2022, Margaux Mémain et son équipe répétaient pour le tournage de *Jour de gloire* à Laroque-Timbaut. Ce film a été tourné et diffusé en direct deux jours après, au moment de l'annonce des résultats du 2^d tour des présidentielles le 24 avril. © Dép 47 - Xavier Chambelland

* Ces films ont été tournés, en partie ou en entier, en Lot-et-Garonne : 1 - *Diane a les épaules*, tourné en partie à Layrac ; 2 - *Perles* tourné vers Fumel, Agen et Villeneuve ; 3 - *Les Petites Mains*, tourné à Monsempron-Libos ; 4 - *La Nuée* tourné à Caubeyres ; 5 - *Jour de gloire* tourné à Laroque-Timbaut ; 6 - *Pourquoi tu souris* tourné à Agen.

Karine Guiho, le septième art pour découvrir les gens

Karine Guiho est lot-et-garonnaise d'adoption, elle s'est installée sur ce territoire qu'elle trouve très riche sur le plan culturel et social il y a une dizaine d'années. Elle y a posé ses bagages et sa caméra.

Issue d'un milieu ouvrier, elle a toujours eu, petite, ce goût pour la culture et les arts : elle peignait, dessinait, faisait de la musique mais n'était pas encore tournée vers le septième art, bien que son père fut projectionniste amateur dans une salle de cinéma. Certes, à l'instar du petit Toto dans le film *Cinema paradiso*, elle avait bien des étoiles dans les yeux et ces images animées la faisaient rêver, mais elle n'envisageait pas le cinéma sur un plan professionnel.

Après un temps d'expériences et réflexion, elle poursuit des études à Poitiers à l'école des Beaux-arts section peinture d'où elle sort diplômée en 2010. Elle touche à divers domaines artistiques, elle est douée. Son cœur balance du côté du cinéma qui représente un art vraiment complet, intégrant la musique, la photographie, la sculpture, l'architecture, le modelage, la mise en scène, le travail de construction d'un récit. Elle n'a pas d'hésitation quand, juste diplômée, on lui propose d'intervenir au lycée Stendhal, à Aiguillon, dans le cadre de l'EAC (Éducation culturelle et artistique) où est créée une option facultative cinéma.

Elle intervient toujours dans cet établissement scolaire pour former et encadrer les élèves, les suivre dans leur désir de création et elle a grandement

contribué à y créer la seule classe de spécialité cinéma en Lot-et-Garonne. Actuellement, un travail de production sur la Maison des femmes de Bordeaux est en cours. Elle intervient dans d'autres établissements scolaires dans le cadre de divers dispositifs relatifs au cinéma, par exemple au collège de Castelmoron-sur-Lot pour la conception d'écriture, les personnages, les décors, l'aspect sonore, le montage tournés vers le cinéma d'animation, ou au lycée de Baudre à Agen. Dans le cadre de ces différents dispositifs, elle travaille donc avec la Drac (Direction régionale des Affaires culturelles) de Nouvelle-Aquitaine, avec le rectorat de Bordeaux, avec la Ligue de l'enseignement, avec le réseau Écrans 47 et avec une toute récente association de production, Œuvriers du cinéma, créée en 2020 en Lot-et-Garonne et dans laquelle on retrouve des directeurs, programmeurs et membres de plusieurs cinémas associatifs. Cette association favorise le montage de projets, la mise en œuvre des dispositifs d'EAC et également la production. Chaque fin d'année scolaire, les élèves du département qui ont fait un petit film, sont invités à le présenter lors d'une journée spéciale organisée par Écrans 47 et la Ligue de l'enseignement 47, Clap première, au cinéma d'Aiguillon. Elle aime dire aux jeunes que c'est possible de se lancer dans le cinéma, elle en est d'autant plus convaincue que son départ dans les études et y compris dans la vie active ne lui laissait pas imaginer



qu'elle arriverait à ce qu'elle fait aujourd'hui.

Au-delà de ces interventions en milieu scolaire, Karine crée et produit, elle a le statut d'intermittente du spectacle. Au cours de sa formation, elle avait fait deux films : *Les assis*, à partir d'un poème d'Arthur Rimbaud, sur les personnes âgées en maison de retraite, et *Sept jours avec un ramasseur de volailles* qui traite du parcours d'un ouvrier qui vient de perdre son travail consécutivement à un accident ; il s'agit en fait de l'histoire de son père qui devient acteur pour le film. Viendra ensuite *La casse ouvrière* sur la reprise de travail des grévistes des fonderies du Poitou. Tous ses films ont des points communs : avant tout, et décliné de manières diverses, le thème de la perte. Avant de filmer, elle vient sur le terrain pour créer du lien avec les personnes et elle travaille toujours en effectif très réduit : elle seule, parfois aidée d'un ingénieur du son. Elle a pour « maîtres » Jean Rouch et Agnès Varda, mais aussi Chantal Akerman. Puis, elle découvre le Cafï (Centre d'accueil des Français d'Indochine) de Sainte-Livrade-sur-Lot au moment des projets de réhabilitation du lieu en 2008. Elle en est émue car elle décèle là encore l'idée de perte. Elle va rencontrer les gens qui y habitent et faire un travail photographique en 2013 puis elle se met à tourner le film sur cinq années. C'est pour elle un véritable compagnonnage d'une dizaine d'années. Elle lance un crowdfunding pour financer une partie de la réalisation, sollicite quelques subventions et elle s'entoure de personnes du réseau, des amis, intéressés par le projet qui ont collaboré gratuitement. Ce film, dans sa version achevée de 2021-2022, s'intitule *Bonsoir coup de vent, vous qui passez sans me voir, laissez des traces* et attend d'être présenté dans les festivals avant de pou-

voir être diffusé en avant-première au cinéma de Sainte-Livrade-sur-Lot. Pour cette onzième réalisation, la cinéaste souhaite alerter sur les personnes de l'ombre, celles qui ne se manifestent pas et dont on effacerait ainsi facilement les traces sur terre. En ce sens, c'est un film atypique et le compagnonnage vécu permet de présenter au spectateur l'intimité de certaines personnes tout en pudeur et profondeur.

En résidence d'artiste à Monflanquin, dans les locaux du pôle de ressources artistiques de l'association Pollen, elle achève actuellement son nouveau film, *Léthé* (fleuve de l'oubli dans l'antiquité grecque), qui portera un regard sur ce que les personnes jettent ou gardent de la mémoire de leurs proches. Pour cela, elle a utilisé comme base de travail la ressource de l'Afdas à Agen qui récupère et revalorise les choses que les gens ne veulent pas garder. Elle a ainsi retrouvé une histoire d'amour fixée dans une correspondance entre un homme et une femme, mais aussi les pellicules d'un photographe amateur oublié qu'elle va donc revaloriser, le cinéma peut comprendre tous ces aspects artistiques et créatifs.

C'est peut-être une forme de cinéma encore un peu en marge mais c'est bien dans le documentaire qu'on retrouve surtout les femmes, Karine y a trouvé sa place mais elle pense que les femmes ont encore du chemin à faire pour une pleine reconnaissance.

Dates-clés
Les femmes artistes
au fil des siècles

Antiquité Tissage, broderie, fabrication de dentelle, peinture, sculpture, gravure... sont réservées aux femmes.

1070-1080 La Tapisserie de Bayeux longue de 70 mètres, l'une des plus célèbres broderies du Moyen Âge, est attribuée à la reine Mathilde.

XIV^e siècle Anastaise (1364-vers 1430) est considérée comme l'une des enlumineuses les plus douées de Paris.

1513-1521 Katerine Briçonnet (1494-1526) est l'architecte du château de Chenonceau.

Au milieu du XVI^e siècle Un nombre important de femmes artistes peintres, issues de différentes écoles ou ateliers, apparaissent. Elles doivent se cantonner à des sujets bien précis comme les natures mortes : le nu leur est interdit et la représentation de la violence mal vue.

1635 Création de l'Académie française. Son but : normaliser la langue française avec l'appui de dictionnaires nouvellement créés. Ainsi, le mot « autrice » sera refusé alors que d'autres noms de métiers féminins, « actrice » et « traductrice », sont acceptés. Ce n'est que dans les années 2010 qu'il sera vraiment repris.

1648 Création de l'Académie royale de peinture et de sculpture : seulement 15 femmes y seront admises jusqu'à la Révolution (1789).

1673 Première manifestation du Salon de peinture et de sculpture (Salon de Paris). Il présente jusqu'en 1880 les œuvres des artistes agréés par l'Académie royale de peinture et de sculpture puis par l'Académie des beaux-arts. En 1860, le Salon accepte quelques artistes femmes.

1680 Création de la Comédie-Française. Catherine Bernard (1663-1712), poétesse, romancière et dramaturge, est la 1^{re} femme à composer une tragédie jouée à la Comédie-Française.

XVIII^e siècle Au début du siècle, l'idée que des femmes deviennent artistes professionnelles paraît saugrenue. L'un des arguments pour les refuser au sein d'académies artistiques est que l'étude de nus masculins, au centre de la formation, heurterait la morale. Toutefois, l'Académie royale de peinture et de sculpture accueille progressivement des peintres féminines comme Marie-Thérèse Rebol (en 1757), Adélaïde Labille-Guiard (1749-1803) ou Élisabeth Vigée Le Brun (1755-1842).

Les tableaux de certaines peintres sont parfois attribués à des artistes hommes. Ainsi, les miniatures de Marie-Anne Fragonard sont signées par son mari Jean-Honoré Fragonard.

Dans les arts musicaux, Élisabeth Jacquet de La Guerre (1665-1729), compositrice et claveciniste, est très réputée de la cour du roi de France. Quant à Hélène de Montgeroult (1764-1836), compositrice et pianiste, elle est considérée comme l'une des meilleures interprètes de piano-forte et improvisatrices de son temps.

1776 Apparition du statut d'« artiste libre ». Il permet aux artistes qui travaillaient dans des ateliers collectifs de pouvoir signer leurs œuvres individuellement.

1780-1830 Les artistes femmes deviennent beaucoup plus visibles. On les retrouve de plus en plus dans les Salons : 8 % dans la décennie 1790 et 16 % dans les années 1820. Elles commencent à être reconnues en tant qu'artistes, avec des œuvres entrant même dans certains musées. *Le Portrait d'une femme noire* de Marie-Guillemine Benoist fait partie des premières acquisitions du Musée des arts vivants (futur Musée de Luxembourg) au début du XIX^e siècle.

1783 Élisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842) ose le tableau d'histoire. Elle devient l'un des peintres favoris à la cour de Versailles ainsi que la portraitiste de la reine.

Vers 1791 Des artistes reconnus, comme David et Geuze, accueillent dans leurs ateliers de plus en plus de femmes désireuses de se former.

1793 La question de la possibilité des femmes à adhérer à la Société populaire et républicaine des arts est posée. Réponse : place est plutôt aux travaux habituels de la maisonnée. D'une manière plus générale, les Sociétés qui ont une identité professionnelle accueillent les artistes femmes qui répondent aux critères professionnels, tandis que les Sociétés qui ont plus une identité de représentation tendent à les refuser.

1796 Marie-Adrienne Chameroy (1779-1802) débute comme danseuse à l'Opéra de Paris.

XIX^e siècle Les différences statutaires entre hommes et femmes artistes se réduisent progressivement à partir du milieu du XIX^e siècle : émergence de femmes photographes amateurs et professionnelles, comme Geneviève Élisabeth Disdéri dès 1846, ouverture des écoles d'art (élève et professeur femme), du marché de l'art (galeriste, experte, mécène, collectionneuse, etc.).

1803 Ouverture de l'unique institution publique d'art destinée aux femmes, l'École nationale gratuite de dessin pour jeunes filles. Elle prépare au dessin industriel et à l'enseignement du dessin. Elle sera incorporée à l'École nationale des arts décoratifs vers 1890.

1816 Création de l'Académie des beaux-arts. La présence des femmes s'y résume au rôle de modèle dans le cadre du dessin anatomique : l'étude du nu ne leur est ouverte qu'à la fin du siècle, et encore, dans le cadre de classes exclusivement composées d'étudiantes.

1841 Les femmes ne sont plus seulement des peintres de fleurs ou de natures mortes. Elles s'emparent du portrait et de l'histoire, d'autres du ciseau pour sculpter des œuvres réalistes. Rosa Bonheur (1822-1899) devient la première artiste du courant réaliste exposant dès 1841. Adulée sous le Second Empire, elle est faite officier de la Légion d'honneur en 1894.

Même si Paris devient la ville de la modernité, incarnant un univers rempli d'activités (cafés-concerts, hippodromes...), les femmes peintres doivent se contenter de la sphère privée, des jardins ou parcs.

Certaines artistes femmes sont modèles afin d'avoir des revenus, ou pour pouvoir observer les grands maîtres au travail.

1860-1870 Le « génie féminin » en matière d'art est mis en doute et certains critiques d'art décrivent les capacités des femmes limitées et devant se réduire

à des sujets particuliers. Pourtant, de nombreuses femmes participent à l'essor du mouvement impressionniste, notamment Berthe Morisot (1841-1895).

1862 Création de la Société nationale des beaux-arts (SNBA). La peintre Suzanne Valadon sera la 1^{re} femme à y être admise en 1894.

1866 Création à Paris de l'Académie Julian, école privée de peinture et de sculpture. Elle regroupe à son apogée plusieurs ateliers ouverts aux hommes et aux femmes. L'Académie Colarossi ouvre 4 ans plus tard et a pour élève Camille Claudel.

1868 Sarah Bernhardt (1844-1923), actrice de renommée internationale, connaît son 1^{er} succès avec *Kean, ou Désordre et Génie*, d'Alexandre Dumas.

1872 La peintre américaine Élizabéth Jane Gardner (1837-1922) est la 1^{re} femme à remporter la médaille d'or au Salon de Paris.

1881 Création de la Société des artistes français notamment pour gérer le Salon des artistes français, une exposition annuelle. En 1894, la peintre impressionniste Laura Muntz Lyall sera la 1^{re} femme à y être admise, en tant qu'artiste étrangère invitée.

La sculptrice Hélène Bertaux crée l'Union des femmes peintres et sculpteurs (UFPS). Elle permettra notamment que l'École nationale des Beaux-arts accepte les femmes dans ses cours (à partir de 1897) et qu'elles participent enfin au concours du Prix de Rome. Il faut toutefois attendre 1903 pour qu'une femme puisse y participer. Odette Pauvert (peintre et illustratrice – 1903-1966) est la 1^{re} à le remporter en 1925.

1889 La sculptrice Hélène Bertaux est la 1^{re} femme à recevoir la médaille d'or de première classe lors de l'Exposition universelle de Paris.

La sculptrice Éliisa Bloch parvint à décrocher des commandes publiques.

1893 Les organisateurs de l'Exposition universelle de Chicago accordent un pavillon dédié à la Femme. Une centaine de plasticiennes y participent dont 30 peintres françaises.

Fin du XIX^e siècle L'art abstrait est inventé par des femmes, notamment la peintre britannique Georgina Houghton (1814-1884) ou la peintre suédoise Hilma af Klint (1862-1944).

1900 Élizabéth Sonrel, peintre et illustratrice art nouveau, remporte la médaille de bronze section peinture lors de l'exposition universelle.

1901 Berthe Weill ouvre une galerie d'art à Paris.

1906 Louise Abbéma (peintre, graveuse, illustratrice et sculptrice) est décorée de la Légion d'honneur.

1913 La compositrice Lili Boulanger est la 1^{re} femme à remporter le premier grand prix de Rome de composition musicale.

1942 Une exposition d'œuvres de 31 artistes femmes est organisée par la collectionneuse d'art et mécène Peggy Guggenheim à New-York. Elles sont aussitôt traitées de « *névrosées surréalistes* ».

1971 L'historienne américaine de l'art Linda Nochlin lance un défi aux historiens de l'art classiques et féministes : « *Pourquoi n'y a-t-il pas de grandes femmes artistes ?* ». Elle refuse la supposition d'un défaut de « génie artistique » féminin. Mais, elle n'est pas non plus partisane de la position féministe d'une invisibilité des femmes dans les ouvrages d'histoire de l'art provoquée par un biais sexiste de la discipline. Pour elle, la présence moindre des femmes dans l'histoire de l'art s'explique par le fait qu'elles se sont simplement vues écartées de l'apprentissage et de la pratique de l'art pour des raisons historiques et culturelles.

1985 Seules 5 femmes parmi environ 120 artistes sont exposées lors de la Biennale de Paris. La même année, les Guérilla Girls, groupe composé notamment de plasticiennes, souligne le manque de représentativité des femmes lors de l'exposition du Museum of Modern Art (MoMA) américain : « *An International Survey of Recent Painting and Sculpture* ». Cette rétrospective internationale de peinture et sculpture contemporaine a mis à l'honneur 13 artistes femmes sur 169 artistes.

1993 Le prix Nobel de littérature est décerné à Toni Morrison (1931-2019), première auteure afro-américaine à le gagner.

2004 L'architecte britannique Zaha Hadid (1955-2011) est la 1^{re} femme à recevoir le Pritzker Prize (équivalent du prix Nobel, en architecture). Elle fait aussi partie des 1^{res} femmes architectes au monde à travailler sur des projets d'envergure comme le Musée national des Arts du XXI^e siècle à Rome.

2006-2007 Selon *Artprice*, parmi 500 artistes contemporains les plus côtés ne se trouve qu'une cinquantaine d'artistes femmes.

2007 L'historienne d'art et théoricienne féministe Griselda Pollock met en lumière les conditions oppressives dans lesquelles les femmes du XIX^e siècle ont dû peindre. La femme bourgeoise est reléguée à la sphère privée, à la vie domestique et au rôle de mère, cette influence sociale dictant ainsi aux femmes artistes où elles pouvaient aller et ce qu'elles pouvaient peindre. Par exemple, *Le bain de l'enfant* (1893) de Mary Cassatt, considéré comme un chef-d'œuvre, représente une forme d'intimité entre un enfant et sa mère.

2009 Le Centre Georges-Pompidou accueille à Paris en 2009 l'exposition *Elles@centrepompidou*.

2016 Le collectif militant La Barbe indique que les subventions publiques aux artistes concernent une majorité d'hommes (85 %) parmi les artistes.

5 octobre 2017 L'actrice américaine Rose McGowan lance le hashtag #BeBrave pour dénoncer les pressions sexuelles exercées à leur rencontre dans le milieu cinématographique.

2018 La Sacem, indique que les artistes femmes ne représentent que 17 % des auteurs et compositeurs qui lui sont affiliés.

Mai 2021 Les étudiants en école d'architecture sont pour 60 à 80 % des femmes alors qu'environ 8 % deviendront fondatrices ou directrices d'agences d'architecture. De plus, le travail des femmes architectes reçoit moins de reconnaissance que celui de leurs homologues masculins, qui obtiennent plus souvent les réalisations les plus prestigieuses.

Sources

Catherine Guérard

- *Catherine Guérard*, Fanny Begoin (photogr.), éditions Auréoline, 2010

Gertrude Schoen

- *Gertrude Schoen*, par Valérie Parickmiller-Duguet, dans le cadre de l'exposition Gertrude Schoen présentée au musée de Gajac de Villeneuve-sur-Lot, Conseil général de Lot-et-Garonne, Association Pollen, 2005

Inès Longevial

- <https://www.thesocialitefamily.com/journal/ines-longevial-artiste-peintre-paris/>
- <https://www.beauxarts.com/grand-format/ines-longevial-la-peinture-a-bras-le-coeur/>

Francesca Solleville

- « Francesca Solleville, la dernière chanteuse communiste ? », par Valérie Lehoux, in *Télérama*, 1^{er} juillet 2019
- *Ernesta et Luigi Campolonghi, immigration italienne et antifascisme en Albret*, Hubert Delpont, Nérac, Les amis du vieux Nérac, 1990
- *Lidia Campolonghi : la vie d'une femme antifasciste*, Centro editoriale toscano, 1994
- <http://www.francescasolleville.com/>
- <https://maitron.fr/article180737>, notice Solleville Francesca (Solleville Françoise, Marie, Jeanne, dite) par Julien Lucchini

Chimène Badi

- https://fr.wikipedia.org/wiki/Chimène_Badi

Zabo

- « Zabo de retour à la maison », par Christophe Massenot, in *Sud-Ouest*, 18 septembre 2020
- <https://fr-fr.facebook.com/ciedes.tempsvenus>
- « La Révolution culturelle selon Zabo Martin », par Christophe Massenot, in *Sud-Ouest*, 28 juin 2021

Margot Fillol

- « Un soir ailleurs à l'académie Poulenc », in *La Nouvelle République*, 31 août 2021

Léonor de recondo

- <https://www.radiofrance.fr/personnes/leonor-de-recondo>
- « Au Mas-d'Agenais, la thébaïde des Recondo » par Émilie Dubrul, in *Le festin*, n° 119, septembre 2021
- « Lot-et-Garonne : Léonor de Récondo, la violoniste qui écrit des romans », par Olivier Mony, in *Sud-Ouest*, 8 octobre 2021
- « Léonor de Récondo, l'affranchie », par Philippe Douroux, in *Libération*, 13 octobre 2017
- « Qui est Léonor de Récondo qui vient de recevoir le prix du roman des étudiants France-Culture/Télérama ? », par Marine Landrot, in *Télérama*, 12 décembre 2017

Les « Baladines »

- https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Baladins_en_Agenais
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Marianne_Valéry
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Catherine_Alcover
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Sophie_Artur
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Stéphanie_Bataille
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Christelle_Chollet
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Béatrice_Costantini
- <http://www.associationdalva.com/catherinedelourtet.html>

- https://fr.wikipedia.org/wiki/Annie_Gr%C3%A9gorio
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Lucy_Harrison
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Selma_Kouchy
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Piton
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Christelle_Reboul
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Muriel_Robin
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Christina_Rosmini
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Barbara_Scaff

Vladia Merlet

- <https://www.lebruitdesombres.com/accueil/la-compagnie/>
- Vladia Merlet : « Inviter les spectateurs », par Lucas Dupont, in *La dépêche du Midi*, 11 janvier 2022
- « Un spectacle magique, poétique et épique », par Michel Debiard, in *Sud-Ouest*, 3 mars 2022

Anne-Marie Frias

- « Anne-Marie Frias va ouvrir sa Cabane, un nouveau lieu de vie », par Frédéric Pascaud, in *La Dépêche du Midi*, 23 janvier 2018
- « Villeneuve-sur-Lot : des lectures participatives avec La Cabane pour promouvoir l'amitié », par Fanny Baye, in *Sud-Ouest*, 5 juillet 2022

Françoise Danell

- Françoise Danell : « Quand on a des projets artistiques, on ne peut pas être déprimé », in *La dépêche du Midi*, 30 décembre 2016
- <https://www.lesarchivesduspectacle.net/>

Namayca Bauer

- *Histoire de la famille Bauer*, par Michel Louis, s.d. (<https://h.20-bal.com/doc/7574/index.html>)

Isabelle Cottenceau

- <https://www.nouvelobs.com/societe/20111130.OBS5721/l-histoire-vraie-des-heros-d-intouchables.html>
- https://www.lemonde.fr/archives/article/2003/01/18/a-la-vie-a-la-mort_4268112_1819218.html
- <https://www.historyvshollywood.com/video/philippe-pozzo-di-borgo-documentary/>
- https://www.lemonde.fr/vous/article/2011/05/07/jeu-peu-pantalon_1518570_3238.html
- https://www.huffingtonpost.fr/2013/01/14/scandale-services-sociaux-abus-enfants_n_2472295.html
- <https://teleobs.nouvelobs.com/la-selection-teleobs/20130327.OBS4955/angleterre-le-royaume-des-enfants-perdus.html>
- <http://www.cinemas-utopia.org/avignon/index.php?id=3319&mode=film>
- <https://blog.lefigaro.fr/theatre/2015/11/un-soir-pour-valerie-lang.html>
- https://boutique.arte.tv/detail/valerie_lang_coeur_battant
- <https://www.francebleu.fr/emissions/l-actu-des-medias/provence/la-brigade-des-mineurs-de-toulon-ce-dimanche-dans-zone-interdite-sur-m6>
- <https://www.leparisien.fr/culture-loisirs/tv/programme-tv-du-dimanche-6-octobre-notre-selection-06-10-2019-8167047.php>

Karine Guiho

- « Lot-et-Garonne : Karine Guiho filme le camp des rapatriés d'Indochine, dans « une œuvre atypique et profonde », par Laurent Cluchier, *Sud-Ouest*, 6 juin 2021

Les femmes artistes au fil des siècles

- https://fr.wikipedia.org/wiki/Femme_artiste

Remerciements

Nous tenons à remercier ces galeries d'art pour leur rôle d'intermédiaire avec les artistes et ces personnes pour leur prêt de photographies et de documents :

Archives départementales de l'Essonne

Laurent Cluchier

Corine Dalla Verde

Peter Hibbard

François Jalet

Galerie Ketabi Bourdet - Paris et à Balkin Bureau - Paris

Dimitri Laleuf de *Quidam*

Jean-Michel Mazet

Christiane Thiel

Cette publication est le tome 3 de la collection

Femmes lot-et-garonnaises...

Tome 1 : *Femmes lot-et-garonnaises citoyennes engagées*

Tome 2 : *Femmes de lettres*

Éditeur : Archives départementales de Lot-et-Garonne

3, place de Verdun, 47000 Agen

05 53 69 42 67

Mars 2023

Directeur de la publication : Stéphane Capot

Co-rédaction en chef : Sandrine Tadiello et Sandrine Lacombe

Rédaction : Sandrine Lacombe, Sandrine Tadiello et Mathieu Dal Zovo

Photo de couverture : Bernard Martinez

Conception / maquette : Dclics, Le Passage d'Agen

Impression : IGS - Graphic Sud, Sainte-Colombe-en-Bruilhois

1 000 exemplaires

